

Science - Fantasy

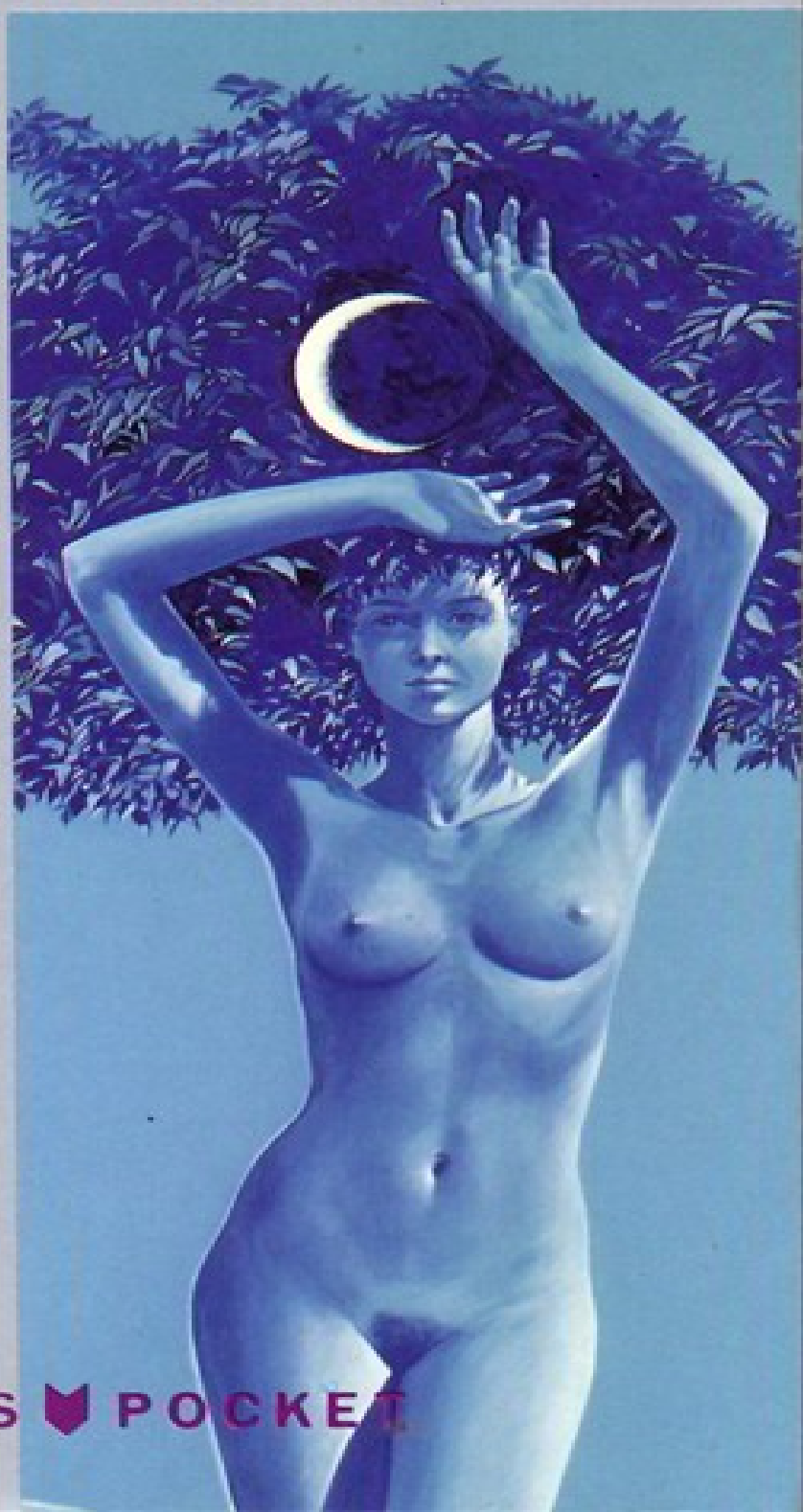
Marion Zimmer

Bradley

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE

Projet Jason

Quand je fus bien réveillé, je pensai d'abord que j'étais seul. J'étais allongé sur un canapé en cuir, dans une chambre nue et blanche aux immenses fenêtres, composées alternativement de



PRESSES  POCKET

MARION ZIMMER BRADLEY

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE
L'Âge de Régis Hastur

PROJET JASON



PRESSES POCKET

Titre original :

THE PLANET SAVERS

Ace Books, Inc.

*Traduit de l'américain
par Simone Hilling*

© 1962 by Marion Zimmer Bradley.
© Éditions Presses Pocket, 1990

QUAND je fus bien réveillé, je pensai d'abord que j'étais seul. J'étais allongé sur un canapé en cuir, dans une chambre nue et blanche aux immenses fenêtres, composées alternativement de briques de verre et de vitres claires. Par les vitres claires, je voyais des pics enneigés qui, à travers les briques de verre, n'étaient plus que des ombres vagues.

L'habitude et le souvenir mirent des noms sur tout cela. La chambre nue, les rayons orangés du grand soleil, les montagnes lointaines. Mais, assis derrière un bureau de verre, un homme m'observait. Je le voyais pour la première fois.

C'était un homme mûr, plutôt replet, avec des sourcils roux et une couronne de cheveux de même teinte qui ceinturait un crâne chauve et rose. Il portait une blouse blanche d'uniforme ; sur sa poche-poitrine et sa manche, un caducée proclamait qu'il faisait partie du Service Médical du Q.G. Civil de la Cité du Commerce Terrienne.

Je ne fis pas ces remarques consciemment, bien sûr. Ces détails faisaient simplement partie du monde qui m'entourait à mon réveil et prenait lentement forme autour de moi. Les montagnes familières, le soleil familier, l'homme inconnu. Mais il me parla d'un ton amical, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde que de trouver un parfait étranger en train de faire la sieste dans son bureau.

— Pourrais-je vous demander de me dire votre nom ?

C'était assez raisonnable. Si j'avais trouvé quelqu'un couché dans mon bureau – en admettant que j'aie un bureau –, je lui aurais demandé son nom, moi aussi. Je voulus me lever ; il

fallut que je m'arrête, me soutenant d'une main tandis que la pièce tournait autour de moi.

— Si j'étais vous, je n'essayerai pas de m'asseoir pour le moment, remarqua-t-il.

Peu à peu le sol cessa de tanguer.

Puis il répéta, d'un ton courtois mais insistant :

— Votre nom ?

— Ah oui, mon nom.

Je m'appelais... Brusquement je me retrouvai dans un épais brouillard ; j'avancais en tâtonnant, j'avais sur le bout de la langue ce mot familier entre tous, mon propre nom.

— Je m'appelle... eh bien, je m'appelle... dis-je d'un ton de plus en plus strident. C'est vraiment bête, terminai-je en déglutissant avec effort.

— Calmez-vous, dit-il d'une voix apaisante.

Plus facile à dire qu'à faire. Je le regardai, de plus en plus paniqué, et demandai :

— Est-ce que je souffre d'amnésie ou d'autre chose ?

— D'autre chose.

— Quel est mon nom ?

— Allons, allons, calmez-vous ! Je suis sûr que vous vous en souviendrez bientôt. En attendant, vous pouvez répondre à d'autres questions, c'est certain. Quel âge avez-vous ?

Je répondis vivement et avec empressement :

— Vingt-deux ans.

Il griffonna quelque chose sur une fiche.

— Intéressant. In-té-res-sant. Savez-vous où nous sommes ?

J'embrassai le bureau du regard.

— Au Quartier Général Terrien. D'après votre uniforme, je dirais que nous sommes au Niveau 8 – Service Médical.

Il hocha la tête et se remit à griffonner, avec une moue dubitative.

— Pouvez-vous... euh... me dire sur quelle planète nous sommes ?

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Ténébreuse, gloussai-je. J'espère ! Et si vous voulez savoir le nom des lunes, la date de fondation de la Cité du Commerce ou autre chose...

N'y tenant plus, il se mit à rire avec moi.

— Vous rappelez-vous où vous êtes né ?

— Sur Samara. Je suis venu ici à l'âge de trois ans – mon père faisait partie du Service Exploration et Cartographie...

Je me tus brusquement, atterré.

— Il est mort !

— Pouvez-vous me dire le nom de votre père ?

— Le même que le mien. Jay... Jason...

L'éclair du souvenir s'éteignit au milieu du nom. J'avais fait de mon mieux, mais ce n'était pas suffisant. Le docteur dit d'un ton apaisant :

— Nous nous débrouillons très bien.

— Vous ne m'avez mis au courant de rien, dis-je d'un ton accusateur. Qui êtes-vous ? Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

Du doigt, il me montra une petite pancarte sur son bureau. Clignant des yeux, je déchiffrai avec effort : *Randall... Forth... Directeur... Service...*

Il nota quelque chose. Je dis tout haut :

— Vous êtes le Dr. Forth, c'est bien ça ?

— Ne le savez-vous pas ?

Je baissai les yeux. Non, je ne le savais pas.

— C'est peut-être moi, le Dr. Forth, dis-je, remarquant pour la première fois que je portais aussi une blouse blanche ornée du caducée, emblème du Service Médical.

Mais je ne m'y sentais pas à mon aise, comme si j'avais emprunté le vêtement d'un autre. Je n'étais *pas* docteur, non ? Je relevai la manchette de ma blouse, découvrant une longue cicatrice triangulaire. Le Dr. Forth – maintenant, j'étais sûr que c'était lui, le Dr. Forth – suivit mon regard.

— D'où vient cette cicatrice ?

— Bagarre au couteau. Une de ces bandes d'interdits-dans-les-villes nous a surpris dans les montagnes et nous...

Le souvenir s'estompa et je dis avec désespoir :

— Tout se brouille ! Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi suis-je au Service Médical ? J'ai eu un accident ? Une crise d'amnésie ?

— Pas exactement. Je vous expliquerai.

Je me levai et m'approchai de la fenêtre, chancelant, parce que mes pieds tenaient à avancer lentement, tandis que moi, j'avais envie de m'y ruer, rompant le filet invisible où je me débattais. Une fois devant la fenêtre, la pièce reprit son équilibre et je m'immobilisai, haletant, avalant de grandes goulées d'air chaud et douceâtre. Je dis :

— Je crois qu'un verre me ferait du bien.

— Bonne idée. Bien que je n'aie pas l'habitude de conseiller l'alcool.

Forth prit un flacon plat dans un tiroir et versa un liquide couleur thé dans un gobelet en plastique. Au bout d'une minute, il en remplit un autre pour lui.

— Voilà. Asseyez-vous, mon vieux. Vous me rendez nerveux à rester debout comme ça.

Je ne m'assis pas. Je me dirigeai vers la porte et l'ouvris brusquement. Forth dit d'une voix calme :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous pouvez sortir si vous voulez, mais pourquoi ne pas vous asseoir pour bavarder une minute ? D'ailleurs, où voulez-vous aller ?

La question me mit mal à l'aise. Je pris deux profondes inspirations et revins sur mes pas. Forth dit :

— Buvez cela.

Je vidai mon gobelet d'un trait. Il me le remplit une deuxième fois, et je le vidai de nouveau ; la boule dure que j'avais à l'estomac commença à se détendre et se dissoudre.

— Claustrophobie également, dit Forth, griffonnant sur sa fiche. Typique.

Je commençais à en avoir assez de ce numéro. Je me tournai vers lui pour le lui dire, et soudain, je me sentis amusé – ou peut-être c'était l'effet de l'alcool. Il était si drôle, ce petit homme claquemuré dans son bureau, parlant de claustrophobie et m'observant comme un gros insecte. Je jetai mon gobelet dans une corbeille.

— Vous avez dit que vous m'expliqueriez. Et si vous le faisiez maintenant ?

— Si vous pensez pouvoir le supporter. Comment vous sentez-vous ?

— Très bien.

Je me rassis sur le canapé, appuyé contre les coussins et allongeant confortablement mes longues jambes.

— Qu'est-ce que vous avez mis dans cet alcool ?

Il gloussa.

— Secret professionnel. Bon, la façon la plus simple de vous expliquer la situation serait de vous projeter un film que nous avons tourné hier.

— Me projeter un film... Allons...

Je m'interrompis.

— Si vous voulez perdre votre temps !

Il enfonça un bouton sur son bureau et parla dans l'interphone.

— La Surveillance ? Donnez-nous un moniteur au...

Il ajouta une kyrielle de numéros incompréhensibles, tandis que je me prélassais sur le canapé. Forth attendit une réponse, puis il enfonça un autre bouton, et des volets d'acier obscurcirent les fenêtres à grand bruit. Curieusement, je me sentis mieux dans l'obscurité qu'au grand jour, et, me renversant sur mon siège, je regardai un mur du bureau se transformer en écran scintillant. Forth vint s'asseoir à côté de moi, mais il figurait aussi dans le film, assis à son bureau, regardant un étranger qui entrait dans la pièce.

Comme Forth, le nouveau venu portait la blouse blanche ornée du caducée. Il me déplut tout de suite. Il était grand, mince, calme avec un visage austère et renfrogné. Je supputai qu'il devait avoir dans les trente ans. Le Dr. Forth du film dit :

— Asseyez-vous, docteur.

Je pris une profonde inspiration, oppressé par une étrange appréhension.

Je me suis déjà trouvé là. J'ai déjà vu cette scène.

(Et je me sentais curieusement amorphe. J'étais assis et je regardais, et je savais que j'étais assis et que je regardais. Mais j'étais dans ce curieux état de rêve où le rêveur est à la fois spectateur et acteur de sa vision...)

— Asseyez-vous, docteur, dit Forth. Vous avez apporté les rapports ?

Jay Allison s'assit sur le siège indiqué, ou plutôt se posa nerveusement au bord de la chaise. Très raide, il se pencha à

peine pour tendre à Forth un épais dossier. Celui-ci le prit, mais ne l'ouvrit pas.

— Qu'en pensez-vous, docteur Allison ?

— Il n'y a aucun doute possible, dit Jay Allison, d'une voix précise et d'un ton plutôt aigu et emphatique. Cela suit le modèle statistique de toutes les épidémies archivées de la fièvre-de-quarante-huit-ans... Au fait, monsieur, ne pourrions-nous trouver un nom plus adéquat pour cette maladie ? Le terme que nous utilisons évoque une fièvre qui durerait quarante-huit ans, et non une épidémie récurrente survenant tous les quarante-huit ans.

— Une fièvre qui durerait quarante-huit ans, ce serait quelque chose ! dit le Dr. Forth, avec un sombre sourire. Mais c'est le seul nom dont nous disposions jusqu'ici. Trouvez-en un autre, et vous la baptiserez. La fièvre d'Allison, par exemple ?

Jay Allison accueillit la plaisanterie d'un froncement de sourcils réprobateur.

— Si je comprends bien, la maladie semble liée d'une façon ou d'une autre à la conjonction des quatre lunes qui survient une fois tous les quarante-huit ans, ce qui explique la superstition qui s'est établie chez les Ténébrans. Les lunes ont des orbites remarquablement excentriques – je ne sais rien là-dessus, je me contente de citer le Dr. Moore. Si la maladie comporte un vecteur animal, nous ne l'avons pas encore découvert. L'épidémie évolue toujours de la même façon : d'abord, quelques cas dans les districts montagneux ; le mois suivant, une centaine de cas répartis sur cette partie de la planète. Puis trois mois s'écoulent sans augmentation notable. Le pic suivant voit se déclarer des milliers de cas, et, trois mois après, c'est devenu une pandémie qui décime toute la population humaine de Ténébreuse.

— C'est bien ça, reconnu Forth.

Ils se penchèrent ensemble sur le dossier, Jay Allison s'écartant légèrement pour éviter de toucher son compagnon.

— Les Terriens, dit Forth, ont conclu un Pacte Commercial avec Ténébreuse depuis cent cinquante-deux ans. La première épidémie de cette fièvre-de-quarante-huit-ans a tué nos trois cents ressortissants, à part une douzaine. Les Ténébrans s'en

sont encore plus mal tirés. La dernière épidémie a été moins meurtrière, mais quand même assez redoutable, paraît-il. Avec un taux de mortalité de quatre-vingt-sept pour cent – enfin, pour les humains. Il paraît que cette fièvre ne tue pas les Hommes des Routes et des Arbres.

— Les Ténébrans l'appellent la fièvre des Hommes des Arbres, docteur Forth, parce qu'ils sont immunisés contre elle. Chez eux, elle demeure une simple petite poussée de fièvre infantile. Quand, tous les quarante-huit ans, elle prend la forme d'une épidémie brutale, les Hommes des Arbres sont pratiquement tous immunisés. J'ai moi-même contracté cette maladie dans mon enfance – vous le savez peut-être ?

Forth hocha la tête.

— Vous êtes sans doute le seul Terrien à avoir jamais contracté cette maladie et à avoir survécu.

— Les Hommes des Arbres constituent le sanctuaire de la maladie, dit Jay Allison. La solution logique serait de lâcher quelques bombes à hydrogène sur leurs cités – pour éradiquer la maladie une fois pour toutes.

(Assis près de Forth sur le canapé dans l'obscurité du bureau, je me raidis si violemment qu'il me saisit par l'épaule en murmurant : « Calmez-vous, mon vieux ! »)

Le Dr. Forth du film eut l'air contrarié, et Jay Allison dit, avec une grimace de dégoût :

— C'était une façon de parler. Mais les Hommes des Arbres ne sont pas des humains. Il ne s'agirait pas d'un génocide, seulement d'une extermination. Une mesure de santé publique.

Forth eut l'air consterné de voir que le jeune homme pensait vraiment ce qu'il disait.

— Ce sera au Centre Galactique de décider si ce sont des animaux sans esprit, ou des non-humains intelligents, et si oui ou non ils ont droit au statut de civilisés. Sur Ténébreuse, tous les précédents nous poussent à les reconnaître pour des hommes – et, bon Dieu, Jay, vous seriez sans doute appelé comme témoin de la défense. Comment pouvez-vous dire qu'ils ne sont pas humains après votre expérience avec eux ? D'ailleurs, le temps que le Centre prenne une décision, la moitié

des humains officiellement reconnus seraient morts. Il nous faut une solution meilleure.

Il repoussa sa chaise et regarda par la fenêtre.

— Je ne m'étendrai pas sur les considérations politiques, dit-il. La stratégie de l'Empire Terrien ne vous intéresse pas, et je n'en suis pas spécialiste. Mais il faudrait être à la fois sourd, muet et aveugle pour refuser de comprendre que Ténébreuse a toujours joué le rôle de l'objet immuable, indestructible et peut-être invincible face à cette force apparemment irrésistible qu'est Terra. Les Ténébrans sont plus avancés que nous dans les sciences non causales, et, jusqu'à présent, ils n'ont jamais voulu admettre que les Terriens pouvaient leur apporter quelque chose. Pourtant – et la nuance est considérable – ils savent et ils veulent bien reconnaître que notre médecine est meilleure que la leur.

— La leur est pratiquement inexistante.

— Exactement – et cela pourrait être la première fissure dans leurs fortifications. Vous ne réalisez peut-être pas l'importance de cette démarche, mais le Légat a reçu une offre des Hastur eux-mêmes.

— Dois-je être impressionné ?

— Sur Ténébreuse, il vaut mieux être impressionné quand les Hastur se donnent la peine de faire une proposition.

— Il paraît qu'ils sont télépathes ou autre chose...

— Ils utilisent la télépathie, la psychokinèse, la parapsychologie et tout le reste. En pratique, ce sont les Dieux de Ténébreuse. Et l'un des Hastur – jeune et peu important, je le reconnais, un petit-fils du chef de la maison – est venu en personne au bureau du Légat. Si les médecins terriens acceptent d'aider les Ténébrans à guérir la fièvre-de-quarante-huit ans, ils offrent en retour d'entraîner quelques Terriens sélectionnés à la mécanique des matrices.

— Grand Dieu ! dit Jay.

C'était une concession dépassant les rêves les plus fous qui hantaient les Terriens ; voilà des siècles qu'ils essayaient de mendier, d'acheter ou de voler quelques connaissances sur cette mystérieuse science qu'on appelait la mécanique des matrices – cette curieuse discipline qui pouvait transformer la matière en

énergie (et vice versa) sans aucun stade intermédiaire et sans sous-produits de fission. C'est la mécanique des matrices qui, pratiquement, avait immunisé les Ténébrans contre les tentations d'accepter les technologies avancées de Terra.

Jay reprit :

— Personnellement, je crois que la science ténébrane est surfaite. Mais, sous l'angle de la propagande, je comprends les avantages de cette opération...

— Sans parler des avantages qu'elle pourrait présenter au point de vue humanitaire.

Jay Allison haussa froidement les épaules.

— Le seul point de vue intéressant est le suivant : sommes-nous capables de guérir la fièvre-de-quarante-huit-ans ?

— Pas encore. Mais nous avons un point de départ. Au cours de la dernière épidémie, un savant terrien a isolé des anticorps contre la fièvre dans le sang des Hommes des Arbres. Injectés sous forme de sérum, ils pourraient ramener la forme virulente de la maladie à la forme bénigne. Malheureusement, il est mort lui-même de cette fièvre avant d'avoir terminé ses travaux, et on a négligé ses notes jusqu'à cette année. Actuellement, Jay, nous avons dix-huit mille hommes et leurs familles sur Ténébreuse. Franchement, si nous en perdons trop, il nous faudra évacuer la planète – les gros pontes de Terra seraient sans doute prêts à passer par profits et pertes un comptoir de quelques négociants professionnels, mais pas l'anéantissement de toute une Cité du Commerce. Sans parler du prestige brutalement perdu si la médecine terrienne tant vantée n'arrive pas à sauver Ténébreuse d'une épidémie. Nous disposons exactement de cinq mois. Nous ne pouvons pas synthétiser un sérum dans ce laps de temps. Il nous faut faire appel aux Hommes des Arbres. Et c'est pourquoi je m'adresse à vous. Vous en savez plus à leur sujet qu'aucun autre Terrien. Et c'est bien normal. Vous avez vécu huit ans dans un Nid.

(Dans le bureau assombri de Forth, je me redressai, un éclair de mémoire fulgurant dans ma tête. Au jugé, Jay Allison devait avoir quelques années de plus que moi, mais nous avions une chose en commun : cet individu froid comme un poisson

partageait avec moi l'expérience merveilleuse d'avoir vécu plusieurs années dans un monde totalement étranger !)

Jay Allison fronça les sourcils, contrarié.

— Il y a des années de ça. J'étais à peine plus qu'un bébé. Au cours d'une expédition cartographique, l'avion de mon père s'était écrasé dans les Hellers – Dieu seul sait quel démon le possédait quand il a décidé d'affronter les terribles turbulences de cette région dans un avion léger. J'ai survécu par miracle, et j'ai vécu – paraît-il – chez les Hommes des Arbres jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Je n'ai guère de souvenirs de cette période. Les enfants ne sont pas particulièrement observateurs.

Forth, penché par-dessus son bureau, le considéra d'un regard perçant.

— Vous parlez leur langue, non ?

— Je la parlais. Je m'en souviendrais peut-être sous hypnose. Pourquoi ? Vous voulez que je vous traduise quelque chose ?

— Pas exactement. Nous pensions vous envoyer en expédition chez les Hommes des Arbres eux-mêmes.

(Dans le bureau assombri, regardant le visage de Jay, je pensai : Dieu, quelle aventure ! Je me demande... je me demande s'ils veulent que je l'accompagne ?)

Forth expliqua :

— Ce sera une expédition difficile. Vous connaissez les Hellers. Pourtant, vous faisiez de l'escalade pour votre plaisir, avant d'entrer au Service Médical...

— Il y a des années que j'ai renoncé à ces activités de loisir quelque peu infantiles, dit Jay avec raideur.

— Nous vous fournirions les meilleurs guides possibles, aussi bien Terriens que Ténébrans. Mais il y a une chose qu'ils ne pourront pas faire à votre place. Vous *connaissez* les Hommes des Arbres, Jay. Vous pourriez peut-être les persuader de faire une chose qu'ils n'ont jamais faite jusqu'à maintenant.

— Et c'est ? demanda Jay Allison, méfiant.

— Sortir de leurs montagnes. Nous envoyer des volontaires – des donneurs de sang. Si nous avons assez de sang, nous pourrions peut-être isoler suffisamment d'anticorps et les synthétiser à temps pour prévenir l'épidémie avant qu'elle ne s'étende, Jay. C'est une mission difficile, et par ailleurs très

dangereuse, mais il faut que quelqu'un s'en charge, et j'ai bien peur que vous soyez le seul qualifié.

— Je préfère ma première suggestion. Bombardez les Hommes des Arbres – et les Hellers – pour en débarrasser la planète.

Jay fit une grimace qu'il ne parvint pas à réprimer tout de suite. Il ajouta :

— Je... je ne le pensais pas vraiment. En théorie, j'en vois bien la nécessité, seulement...

Il s'interrompit et déglutit avec effort.

— Terminez ce que vous vouliez dire, s'il vous plaît.

— Je me demande si je suis aussi qualifié que vous le pensez ? Non... ne m'interrompez pas. Je n'aime pas les indigènes de Ténébreuse, même les humains. Quant aux Hommes des Arbres...

(Je commençais à m'impatisser et m'énerver. Je murmurai à Forth dans le noir : « Arrêtez ce maudit film ! Impossible de charger un type comme ça d'une mission pareille ! Je ferais mieux...

— Taisez-vous et écoutez ! aboya Forth.

Je me tus.)

Jay Allison ne jouait pas la comédie. Il était sincèrement dégoûté. Forth ne lui donna pas le loisir d'expliquer pourquoi il avait même refusé d'enseigner à l'École de Médecine fondée par l'Empire terrien à l'intention des Ténébrans. Il l'interrompit, d'un ton irrité.

— Nous savons tout cela. Ne vous est-il jamais venu à l'idée, Jay, que c'est pour nous un grand désavantage que toutes ces connaissances vitales soient tombées, purement par hasard, entre les mains du seul homme qui soit trop têtu pour s'en servir ?

Jay ne cilla pas. À sa place, j'aurais explosé.

— J'en ai toujours eu conscience, docteur.

Forth prit une profonde inspiration.

— Je vous accorde que vous n'êtes pas en condition pour le moment, Jay. Mais que savez-vous de la psychodynamique appliquée ?

— Peu de chose, vous m'en voyez désolé.

Allison n'avait pas l'air désolé du tout. On aurait plutôt dit qu'il s'ennuyait ferme.

— Puis-je vous parler de façon brutale – et personnelle ?

— Je vous en prie. Je ne suis pas si sensible.

— En substance, docteur Allison, un individu aussi réservé et renfermé que vous a généralement une personnalité subsidiaire. Chez un névropathe, l'ensemble complexe de caractères qui forme la personnalité se scinde parfois, et l'on se trouve alors en présence du syndrome dit de personnalité multiple ou alternée.

— J'ai parcouru rapidement l'histoire de quelques cas classiques. N'y a-t-il pas eu une femme dotée de quatre personnalités différentes ?

— Exactement. Toutefois, vous n'êtes pas névropathe, et, dans des circonstances normales, il n'y aurait aucune chance que votre personnalité refoulée prenne le pas sur votre personnalité consciente.

— Je vous remercie, murmura Jay, ironique. J'en perdrais le sommeil.

— Néanmoins, je présume que vous avez une personnalité subsidiaire du même genre, bien qu'elle ne se manifeste pas dans des circonstances ordinaires. Ce double – appelons-le Jay – incarnerait tous les caractères que vous refoulez. Il serait grégaire, alors que vous êtes solitaire et studieux ; aventureux, alors que vous êtes prudent ; bavard, alors que vous êtes taciturne ; il aimerait peut-être l'action pour elle-même, alors que vous faites régulièrement de la gymnastique par simple hygiène ; et peut-être même qu'il se rappellerait les Hommes des Arbres avec plaisir, et non avec répugnance.

— Autrement dit, ce serait un assemblage de tous les caractères indésirables ?

— Si vous voulez. En tout cas, ce serait un assemblage de tous les caractères que *vous considérez comme* indésirables. Mais... libéré par l'hypnose et la suggestion, il serait parfait pour cette mission.

— Et comment savez-vous que je possède cette... personnalité alternative ?

— Je ne le sais pas. Mais c'est très probable. La plupart des personnalités refoulées...

Forth toussota avec embarras et rectifia :

— ... des personnalités disciplinées ont une personnalité secondaire réprimée. Ne vous surprenez-vous pas parfois – très rarement – à faire des choses opposées à votre caractère ?

Je sentis presque Allison encaisser le coup quand il confessa :

— Enfin... oui. L'autre jour, par exemple, alors que je m'habille toujours de façon très classique, dit-il, baissant les yeux sur son uniforme, je me suis surpris en train d'acheter...

Il s'interrompit encore, et son visage vira à un rouge ponceau des plus disgracieux.

— ... à acheter une chemise sport à fleurs.

Assis dans le noir, j'avais vaguement pitié de ce pauvre minable, troublé et honteux de la seule impulsion humaine qu'il ait jamais ressentie. Sur l'écran, Allison fronça farouchement les sourcils.

— Folle impulsion, c'est tout.

— Si vous voulez. Mais on pourrait dire aussi que c'était un acte du Jay refoulé. Alors, Allison ? Vous êtes peut-être le seul Terrien de Ténébreuse, peut-être le seul humain, qui puisse entrer dans un Nid des Hommes des Arbres sans être assassiné.

— Monsieur... en tant que citoyen de l'Empire, je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ?

— Écoutez, Jay, dit Forth, et je sentis qu'il essayait de franchir la barrière, et de toucher, de toucher vraiment ce jeune homme froid et impassible. Nous ne commanderions jamais à aucun homme d'exécuter une mission de ce genre. Sans parler des dangers ordinaires, cela pourrait détruire votre équilibre personnel, peut-être à jamais. Je vous demande de vous porter volontaire, abstraction faite de votre devoir professionnel. D'homme à homme, que répondez-vous ?

J'aurais été ému par ces paroles. Même sur l'écran, elles me touchèrent. Jay Allison contempla le sol, et je le vis tordre ses belles mains fines de chirurgien et faire craquer ses phalanges en un geste bizarre. Finalement, il dit :

— Je n'ai pas le choix dans un sens ou dans l'autre, docteur. Je prendrai le risque. J'irai chez les Hommes des Arbres.

L'ÉCRAN s'assombrit. Forth ralluma.

— Alors ? dit-il.

Je rétorquai sur le même ton :

— Alors ?

Exaspéré, je m'aperçus que je me tordais les mains, imitant le geste nerveux qu'avait eu Allison à l'instant de prendre sa pénible décision. Je me forçai à écarter mes mains l'une de l'autre et me levai.

— Je suppose que ça n'a pas marché avec ce pisse-froid, et que vous avez décidé de vous adresser à moi à sa place ? D'accord. J'irai pour vous chez les Hommes des Arbres. Pas avec ce salaud d'Allison quand même – pas question d'aller où que ce soit avec ce mec –, mais je parle la langue des Hommes des Arbres, et sans être hypnotisé, en plus.

Forth me regardait fixement.

— Vous vous la rappelez donc ?

— Mais oui, dis-je. L'avion de mon père s'est abattu dans les Hellers, et une bande d'Hommes des Arbres m'a trouvé à moitié mort. J'ai vécu chez eux jusqu'à l'âge d'environ quinze ans, puis leur Ancien a décidé que j'étais trop humain pour eux ; alors ils m'ont accompagné jusqu'au Col de Dammerung et ont pris des mesures pour que je sois ramené ici. Oui, tout me revient maintenant. J'ai passé cinq ans à l'Orphelinat de l'Espace, puis j'ai commencé à travailler : guide de chasse pour les touristes terriens et ainsi de suite, parce que j'aimais la vie dans les montagnes. Je...

Je m'interrompis. Forth me regardait fixement.

— Rasseyez-vous, s'il vous plaît. Vous ne pouvez pas rester tranquille une minute ?

À contrecœur, je m'exécutai.

— Vous pensez que cette mission vous plaira ?

— Ce sera dur, dis-je, réfléchissant. Le Peuple du Ciel, dis-je, me servant du nom par lequel les Hommes des Arbres se désignent eux-mêmes, n'aime pas les étrangers, mais se laissera peut-être persuader. Le plus difficile sera d'arriver là-bas. L'avion et l'hélicoptère ne sont pas conçus pour affronter les vents des Hellers, ni pour y atterrir. Il faudra faire toute la route à pied à partir de Carthon. Il me faudra des grimpeurs professionnels – des montagnards.

— Vous ne partagez donc pas l'attitude d'Allison ?

— Ne m'insultez pas, bon sang !

Je m'aperçus que j'étais de nouveau debout et que j'arpentais nerveusement le bureau. Forth me regarda, et dit d'un ton pensif :

— Qu'est-ce que la personnalité ? Un masque pour cacher les émotions, plaqué sur le corps et l'intellect. Changez le point de vue, changez les émotions et les désirs, et, avec le même corps et le même passé, vous avez un autre homme.

Je pivotai sur moi-même. Un soupçon effrayant, si monstrueux que je ne pouvais pas le formuler, se levait en moi. Forth enfonça un bouton, et le visage de Jay Allison, immobile, apparut sur l'écran. Forth me mit un miroir dans la main, et dit :

— Jason Allison, regardez-vous.

Je me regardai.

— Non, dis-je. Non, non, non.

Forth ne discuta pas, mais me montra du doigt des détails.

— Regardez, dit-il, déplaçant l'index en parlant. La hauteur du front. La saillie des pommettes. Vos sourcils ont l'air différents, et votre bouche aussi, parce que l'expression est différente. Mais la structure osseuse – le nez, le menton...

Je m'entendis gémir ; je laissai tomber le miroir par terre et il se brisa. Il me saisit par le bras.

— Du calme, mon vieux !

Je retrouvai un filet de voix. Elle ne sonnait pas du tout comme celle d'Allison.

— Alors, Jay, c'est moi ? Jay Allison amnésique ?

— Pas exactement.

Forth s'épongea le front d'une manche immaculée qu'il ramena tachée de sueur.

— Mon Dieu, non, pas Jay Allison tel que je le connais !

Il prit une profonde inspiration.

— Asseyez-vous. Qui que vous soyez, *asseyez-vous* !

Je m'assis. Je ne savais plus très bien ce que je faisais. Ni ce qu'il fallait faire pour s'asseoir.

— Vous êtes l'homme que Jay aurait pu être, en d'autres circonstances. Je dirais : l'homme que Jay était parti pour être. L'homme qu'il a *refusé* d'être. À l'intérieur de son subconscient, il a érigé des barrières contre toute une série de souvenirs, et le seuil subliminal...

— Doc, je ne comprends rien au jargon psy.

Forth me regarda fixement.

— Et vous vous rappelez la langue des Hommes des Arbres. Je m'en doutais. La personnalité d'Allison est refoulée en vous, comme la vôtre en lui.

— Vous devez quand même savoir une chose, doc. Je ne sais absolument rien sur les anticorps et les épidémies. Ma moitié de personnalité n'a pas étudié la médecine.

Je repris le miroir et scrutai pensivement mon visage. Les pommettes saillantes, le front haut, la rude tignasse noire en bataille que Jay Allison portait soigneusement lissée en arrière.

Je continuais à penser que je ne ressemblais pas au docteur. De plus, j'avais une autre voix. La sienne était plutôt aiguë. La mienne, pour autant que j'en pouvais juger, était une bonne octave plus grave, et plus vibrante. Pourtant, elles émanaient toutes les deux des mêmes cordes vocales. Ou Forth était en train de se livrer à une plaisanterie plutôt sinistre.

— Est-ce que j'ai vraiment étudié la médecine ? C'est bien la dernière chose à laquelle j'aurais pensé. C'est un métier honorable, je suppose, mais je n'ai jamais été tellement intellectuel.

— Vous êtes... Disons plutôt : Jay Allison est un spécialiste de la parasitologie ténébrane, et de plus un chirurgien très compétent.

Assis le menton dans la main, Forth m'observait avec attention. Il fronça les sourcils et dit :

— Le changement physique est encore le plus étonnant. Je ne vous aurais pas reconnu.

— Nous voilà au moins d'accord sur ce point. Je ne me reconnais pas davantage... et le plus étrange, c'est que je n'aime même pas Allison. C'est un euphémisme. S'il... je peux dire « il », non ?

— Je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas. Vous n'êtes pas plus Jay Allison que moi. Pour commencer, vous êtes plus jeune. De dix ans. Je doute qu'aucun de ses amis – s'il en a – vous reconnaisse. Vous... c'est ridicule de continuer à vous appeler Jay. Comment voulez-vous que je vous appelle ? À vous de choisir.

— Quelle importance ? Appelez-moi... Jason.

— À votre aise, dit Forth, impénétrable. Donc, écoutez, Jason. J'aimerais vous donner quelques jours pour vous adapter à votre nouvelle personnalité. Mais le temps presse. Pouvez-vous prendre l'avion pour Carthon dès ce soir ? Je vous ai sélectionné sur le volet une bonne équipe, et je les ai fait partir devant. Vous les retrouverez là-bas.

Je le regardai. Soudain, je trouvai l'atmosphère du bureau oppressante, et je m'aperçus que j'avais du mal à respirer. Je dis, stupéfait :

— Vous étiez très sûr de vous, non ?

Forth me regarda pendant un temps qui me parut très long. Puis il dit d'une voix très douce :

— Non, je n'étais pas sûr du tout. Si vous n'aviez pas fait surface, ou si je n'avais pas pu convaincre Jay de se charger de cette mission, j'aurais dû tenter l'aventure moi-même.

D'après l'annuaire du Q.G. Terrien, Jason Allison Junior résidait dans la « Suite 1214, Corridor de la Résidence Médicale ». Je trouvai l'appartement sans autre problème que les regards curieux d'un vieux docteur quand je fis irruption

dans le couloir silencieux. La suite – chambre, minuscule séjour, salle de bains compacte – me déprima : propre et neutre, un enfer pour claustrophobe. Je fouillai fébrilement toutes les pièces, cherchant quelque détail familier qui pourrait m’assurer que je vivais là depuis onze ans.

Jay Allison avait trente-quatre ans. J’avais affirmé, sans hésitation, que j’en avais vingt-deux. Il n’y avait aucun trou évident dans mes souvenirs ; dès le moment où Jay Allison eut parlé des Hommes des Arbres, tous mes souvenirs étaient revenus d’un seul coup, jusqu’au dîner de la veille (mais peut-être avais-je mangé ce dîner douze ans plus tôt ?). Je me rappelais mon père, homme ridé et silencieux, qui aimait voler, prenant photo sur photo pour le travail méticuleux qu’était la cartographie. Il adorait m’emmener avec lui, et il n’y avait pratiquement pas un pouce de la planète que je n’aie survolé. Personne ne s’était jamais risqué au-dessus des Hellers, à part les grands vaisseaux commerciaux qui filaient en sécurité à haute altitude.

Je me rappelais vaguement le crash, les mains étranges qui m’avaient tiré de l’épave, les semaines où je délirais, le corps disloqué, tendrement soigné par une de ces femmes pépiantes aux yeux rouges – chez les Hommes des Arbres. En tout, j’avais passé huit ans dans le Nid, qui n’était pas du tout un nid, mais une vaste cité construite entre les branches d’énormes arbres. Avec ces humanoïdes petits et frêles, mes compagnons de jeux, je cueillais les noix et les bourgeons, je piégeais les petits animaux arboricoles dont ils se nourrissaient, je tissais les fibres des plantes parasites qu’ils cultivaient sur les branches ; pendant les huit années passées en leur compagnie, j’avais mis le pied par terre moins d’une douzaine de fois, bien que j’aie parcouru des kilomètres par les routes au cœur des branches, très loin au-dessus du sol tranquille où s’enracinaient les arbres.

Puis vint le pénible verdict de l’Ancien, qui me trouvait trop différent, et le dangereux voyage entrepris par mes parents adoptifs et leurs enfants pour m’aider à sortir des Hellers et me faire admettre à la Cité du Commerce. Après deux ans de souffrance et de révolte, je finis par me réadapter physiquement et mentalement à la vie au grand jour (les Hommes des Arbres

ont des yeux de hiboux, ils voient mieux à la lumière de la lune et vivent surtout la nuit), je me trouvais une niche et je fis mon trou. Mais les années suivantes (à partir du moment où Jay Allison prit le commandement, j'imagine, d'après les souvenirs de base que nous avons en commun) avaient toutes disparu dans les limbes du subconscient.

Une étagère était bourrée de microcartes ; j'en glissai une dans le lecteur, avec la curieuse impression de commettre une indiscretion, prêtant l'oreille avec appréhension, craignant toujours d'entendre la voix stridente de Jay Allison me demander ce que je faisais chez lui. L'œil rivé au projecteur, je pris un passage au hasard et je lus rapidement quelque chose concernant la réduction des fractures composées, puis je réalisai que j'avais compris exactement trois mots dans le paragraphe. Je portai ma main à mon front, j'entendis résonner des mots vides de sens : « lacération... épanchement primaire... sérum et lymphes... granulation des tissus... ». Apparemment ces mots voulaient dire quelque chose, et je les avais compris à un moment donné. Mais si j'avais fait des études médicales, je n'en avais gardé aucun souvenir. Je ne savais pas la différence entre une fracture et une fraction.

Avec une brusque impatience, j'arrachai ma blouse blanche et revêtis ce qui me tomba sous la main : une chemise rouge pendue au milieu d'une rangée de blanches, et ressortant comme un oiseau exotique au pays des neiges. Je me remis à fouiller les tiroirs et les bureaux. Négligemment jetée dans un coin, je trouvais une autre microcarte qui me parut familière et, en la glissant machinalement dans le projecteur, je m'aperçus qu'il s'agissait d'un livre sur l'escalade que, curieusement, je me rappelais avoir acheté pendant mon adolescence. Cela dissipa mes derniers doutes. À l'évidence, je l'avais acheté avant que les deux personnalités n'aient divergé totalement, séparant Jason de Jay. Je commençais à croire. Pas à accepter. Juste à croire que c'était arrivé. Le livre semblait avoir été feuilleté souvent ; il était en si mauvais état que j'eus du mal à l'insérer dans la fente du lecteur.

Sous une pile de sous-vêtements soigneusement pliés, je trouvais une bouteille de whisky à moitié vide. Forth disait qu'il

n'avait jamais vu Allison prendre un verre, et je pensai tout à coup : « Le pauvre naïf ! » Je me servis un verre et m'assis, parcourant machinalement le livre sur l'alpinisme.

C'est sans doute à mon entrée à l'école de médecine que les deux moitiés de ma personnalité avaient divergé totalement – si totalement que Jay Allison devait m'avoir gardé prisonnier pendant des jours, des semaines et probablement des années à la suite. Il avait dû être un morne geôlier. J'essayai de passer des dates en revue dans ma tête, consultai un calendrier, et en reçus un tel choc que je le reposai à l'envers, me proposant d'y repenser quand je serais un peu plus saoul.

Avais-je les mêmes souvenirs d'adolescence et de jeunesse que Jay Allison ? Je ne le pensais pas. Les gens ont des souvenirs et des oublis sélectifs. Semaine après semaine, puis année après année, la personnalité dominante m'avait chassé loin de sa conscience ; et le jeune Ténébran aventureux, en proie à la lancinante nostalgie d'un monde non humain, avait coulé à pic dans la personnalité froide et austère de l'étudiant en médecine qui se plongeait à corps perdu dans son travail. Mais moi, Jason, avais-je toujours été l'observateur caché, la personne que Jay Allison n'osait pas être ? Pourquoi avait-il plus de trente ans – et moi seulement vingt-deux ?

Une sonnerie fracassa le silence ; je partis à la recherche de l'interphone sur le mur de la chambre.

— Qui est-ce ? demandai-je.

Et une voix inconnue répondit :

— Docteur Allison ?

Je dis automatiquement :

— Il n'y a personne de ce nom ici.

J'allais reposer le diffuseur, quand je m'arrêtai, le souffle coupé, et demandai :

— C'est vous, docteur Forth ?

C'était lui, et je respirai. J'aimais mieux ne pas penser à ce que j'aurais dit si un autre m'avait demandé pourquoi diable je prenais les communications du Dr. Allison. Quand Forth eut fini, je me plantai devant une glace et me regardai, essayant de voir derrière mon visage les traits accusés de ce parfait étranger, le *docteur* Jay Allison. Je m'attardai, tout en réfléchissant à ce

qu'il me fallait emporter pour une expédition en montagne ; l'habitude aidant, je faisais mentalement des listes où chaussettes chaudes et coupe-vent tenaient une place de choix. Le visage qui me regardait était jeune, sans aucune ride, légèrement semé de taches de rousseur ; mon visage de toujours, sauf que j'avais perdu mon bronzage : Jay Allison m'avait trop longtemps gardé à l'intérieur. Soudain, je frappai légèrement le miroir du poing.

— Va au diable, docteur Allison, dis-je. Et j'allai voir s'il avait conservé quelques vêtements adaptés à une expédition en montagne.

3

LE Dr. Forth m'attendait au petit hélicoptère sur le toit avec un petit appareil, un de ces engins fatigués qu'on affectait au Service Médical quand ils devenaient trop vieux pour assumer des tâches plus importantes. Forth jeta un coup d'œil sidéré sur ma chemise rouge, mais se contenta de dire :

— Salut, Jason. Il y a une chose que nous devons décider immédiatement : révélerons-nous votre identité à votre équipe ?

Je secouai la tête avec force.

— Je ne suis pas Jay Allison. Je ne veux ni de son nom ni de sa réputation. À moins que certains dans l'équipe ne le connaissent de vue...

— Oui, certains le connaissent ; mais je ne pense pas qu'ils vous reconnaîtront.

— Dites-leur que je suis son frère jumeau, dis-je sans humour.

— Ce ne sera pas nécessaire. Vous ne vous ressemblez pas assez.

Forth leva la tête et salua un homme qui s'affairait près de l'appareil.

— Vous allez voir ce que je veux dire, dit-il entre ses dents comme l'homme s'approchait.

Il portait l'uniforme de la Force Spatiale, cuir noir et arc-en-ciel d'étoiles sur la manche ; il avait servi sur une douzaine de planètes, chacune représentée par une étoile de couleur différente. Il frisait la soixantaine, immense, costaud, plein de cicatrices, avec un visage buriné à la lèvre fendue. Il me plut. On se serra la main et Forth dit :

— Voilà notre homme, Kendricks. Il s'appelle Jason et est spécialiste des Hommes des Arbres. Jason, je vous présente Buck Kendricks.

— Enchanté, Jason.

J'eus l'impression que Kendricks me dévisageait une demi-seconde de trop.

— L'hélicoptère est prêt. Montez, Doc – vous venez avec nous jusqu'à Carthon, non ?

On zippa nos coupe-vent et l'hélicoptère s'éleva sans bruit dans le ciel pourpre. Assis près de Forth, je contemplais Ténébreuse au-dessus de moi par les trouées dans les nuages mauves.

— Kendricks m'a regardé d'un drôle d'air, Doc. Qu'est-ce qui le tracasse ?

— Il connaît Jay Allison depuis huit ans, répondit Fort à voix basse, et il ne vous a pas encore reconnu.

Nous en sommes restés là, à mon grand soulagement, et nul n'a plus reparlé de moi. Emportés sous les pales qui tournaient silencieusement, nous avons laissé derrière nous les campagnes peuplées qui entouraient la Cité du Commerce, parlant de Ténébreuse. Forth m'éclaira sur la fièvre-de-quarante-huit-ans, et parvint à me faire comprendre à peu près ce qu'était le fractionnement du sang, et pourquoi il était nécessaire de persuader cinquante ou soixante Hommes des Arbres de revenir avec moi pour donner leur sang, à partir duquel on pourrait d'abord isoler les anticorps, puis les synthétiser.

Si je réussissais, ce serait un événement inouï. La plupart des Hommes des Arbres ne touchaient jamais le sol de toute leur vie, sauf quand ils traversaient les cols au-dessus de la limite des neiges éternelles. Combien d'entre eux avaient jamais traversé la muraille de montagnes qui les séparait du reste de la planète ? Une douzaine au plus, parmi lesquels mes parents adoptifs qui avaient eu la témérité de franchir le Col de Dammerung pour me ramener chez les miens. Parfois, des humains pénétraient dans les forêts situées à basse altitude, à la recherche des Hommes des Arbres. Mais c'était une circulation à sens unique. Les Hommes des Arbres ne partaient *jamais* à la recherche des humains.

On parla aussi de ces humains qui, pour pénétrer sur le territoire des Hommes des Arbres, avaient franchi les montagnes – ces montagnes que les premiers Terriens avaient survolées dans un appareil plus petit et moins rapide qu'un vaisseau spatial et baptisées par dérision les Hellers – les Monts de l'Enfer.

— Et ceux que vous avez choisis pour mon équipe ? Ils ne sont pas Terriens ?

Forth secoua la tête.

— Autant envoyer un Terrien à la mort que dans les Hellers. Vous savez ce que pensent les Hommes des Arbres de tout étranger pénétrant sur leur territoire.

Je le savais. Forth poursuivit :

— Il y aura quand même deux Terriens avec vous.

— Ils ne connaissent pas Jay Allison ?

Je ne tenais absolument pas à me charger de quelqu'un qui m'aurait connu, ou se serait attendu à ce que je me comporte comme mon moi oublié.

— Kendricks vous connaît, dit Forth, mais je vais être parfaitement franc avec vous. Je n'ai jamais bien connu Jay Allison, sauf dans le travail. Depuis ces deux derniers jours, je sais sur lui beaucoup de choses ressorties sous hypnose, et que, consciemment, il n'aurait jamais dites ni à moi ni à personne. Cela tombe sous le coup du secret professionnel – même en ce qui vous concerne. Et c'est la raison pour laquelle vous serez accompagné par Kendricks et pas par moi. Il faudra prendre le risque qu'il vous reconnaisse. N'est-ce pas Carthon qui se profile au-dessous de nous ?

Carthon était nichée dans les contreforts des Hellers, ville vaste et tentaculaire, érodée et brunie par la poussière de cinq millénaires. Des enfants sortirent en courant pour regarder l'hélicoptère quand il atterrit près de la cité ; aussi près des Hellers, peu d'avions volaient assez bas pour qu'on puisse même les voir.

Forth avait donné rendez-vous à l'équipe, dans une immense bâtisse, entrepôt désaffecté ou palais en ruine. À l'intérieur, deux camions réduits à un châssis couvert d'un plateau, comme toutes la machinerie expédiée de Terra. Il y avait des animaux

de bât, silhouettes obscures dans la pénombre indistincte. Des caisses étaient entassées dans un savant désordre ; au fond du bâtiment, autour d'un feu, bavardaient cinq ou six hommes en vêtements ténébrans – chemises à larges manches, culottes étroites, brodequins. Ils se levèrent à notre approche et Forth les salua en ténébran, avec un accent à couper au couteau, puis revint au terrien standard, laissant à un membre de l'équipe le soin de traduire pour les autres.

Forth me présenta simplement sous le nom de « Jason », selon la coutume ténébrane, et je passai les hommes en revue, un par un. Au temps où je faisais de l'escalade pour le plaisir, j'aimais choisir mes compagnons moi-même ; mais celui qui avait sélectionné cette équipe connaissait manifestement son boulot.

Il y avait trois montagnards ténébrans, grands, minces, basanés, qui se ressemblaient assez pour être frères ; j'appris par la suite qu'ils l'étaient en effet. Hjalmar, Garin et Vardo faisaient tous trois plus de six pieds ; Hjalmar dominait de la tête et des épaules ses deux frères, que je ne réussis jamais à distinguer l'un de l'autre. Le quatrième, un rouquin vêtu avec plus de recherche que les autres, me fut présenté sous le nom de Lerrys Ridenow – le double nom caractéristique de la haute aristocratie ténébrane. Il avait l'air musclé et assez agile, mais avec des mains beaucoup trop soignées pour un grimpeur, et je me demandai s'il avait beaucoup d'expérience.

Le cinquième me serra la main et se mit à converser avec Forth et Kendricks comme avec de vieux amis.

— Je ne vous ai pas déjà vu quelque part, Jason ?

Il avait l'air d'un Ténébran et portait des vêtements indigènes, mais Forth m'avait un peu parlé de lui et je pris les devants.

— Vous n'êtes pas terrien ?

— Mon père l'était, dit-il, et je compris.

Sa condition n'était pas exceptionnelle : les unions entre Terriens et Ténébrans sont fécondes. Mais les métis étaient en situation délicate sur cette planète. On ne les rejetait pas ; ils avaient juste du mal à trouver leur place dans le réseau des

traditions et des alliances. C'était assez pour leur compliquer la vie. Et la confiance qu'il venait de me faire en disait long.

Je fis dévier la conversation vers des sujets plus neutres.

— J'ai dû vous apercevoir au Q.G., mais je ne vous remets pas.

— Je m'appelle Rafe Scott. Je croyais connaître tous les guides professionnels de Ténébreuse, mais j'avoue que je ne vais pas souvent dans les Hellers. Quelle route allons-nous suivre ?

Je me retrouvai au milieu du groupe, fumant une petite cigarette douceâtre, examinant le plan que quelqu'un avait dessiné sur une caisse. J'empruntai un crayon à Rafe, et penché sur la caisse, j'esquissai une carte rudimentaire du territoire que je me rappelais si bien. Je ne savais rien sur la décantation du sang, mais, en matière d'escalade, je connaissais mon affaire. Rafe, Lerrys et les trois frères se pressèrent derrière moi pour regarder mon croquis, et Lerrys posa un ongle effilé sur l'itinéraire que je proposais.

— Ici, l'altitude que vous indiquez n'est pas correcte, dit-il avec hésitation. Pendant la campagne de Narr, les Hommes des Arbres nous ont attaqués ici, et il n'a pas été facile de se battre sur ces corniches.

Je le regardai avec un respect nouveau ; mains délicates ou pas, il connaissait manifestement le pays. Kendricks tapota son désintégrateur sur sa hanche et dit d'un air renfrogné :

— Ce n'est pas la campagne de Narr, et j'aimerais bien voir des Hommes des Arbres m'attaquer quand je suis armé de ça.

— Vous n'aurez pas ça, dit une voix derrière nous, d'un ton tranchant et autoritaire. Otez cette arme !

Kendricks et moi, nous pivotâmes vers celui qui venait de parier, un jeune et grand Ténébran, debout dans l'ombre, à l'écart, qui s'adressa directement à moi :

— On m'a dit que vous êtes Terrien, mais que vous comprenez les Hommes des Arbres. Vous n'avez certainement pas l'intention de les attaquer avec des armes à fission ou à fusion ?

Je réalisai soudain que nous étions maintenant en territoire ténébran et que nous devons tenir compte des habitants et de leur horreur de toutes les armes ayant une portée supérieure à

l'allonge de leur propriétaire. Selon l'éthique ténébrane, un simple pistolet thermique est aussi répréhensible qu'une mégabombe au cobalt capable de faire sauter toute la planète.

— Nous ne pouvons pas pénétrer désarmés sur le territoire des Hommes des Arbres ! protesta Kendricks. Nous risquons de rencontrer des bandes hostiles – et ils sont dangereux avec leurs longs couteaux !

L'étranger répondit avec calme :

— Je ne ferai aucune objection si vous portez un couteau pour votre défense.

— Un *couteau* ? rugit Kendricks, incrédule.

Écoutez-moi bien, espèce de petit... et d'abord qui êtes-vous ?

Les Ténébrans murmurèrent. L'homme debout dans l'ombre murmura :

— Régis Hastur.

Kendricks le dévisagea, médusé. Pour ma part, j'avais les yeux près de sortir de leurs orbites, mais ce n'était pas le moment d'hésiter ; si je devais diriger l'expédition, il fallait imposer mon autorité tout de suite.

— Très bien, c'est à moi de décider. Donnez-moi votre arme, Buck.

Il me regarda quelques secondes avec colère, tandis que je me demandais ce que je ferais s'il refusait. Puis, lentement, il déboucla les courroies et me le tendit, crosse en avant.

Je n'avais jamais réalisé à quel point un homme de la Force Spatiale a l'air nu sans son désintégrateur. Je gardai l'objet à la main une minute, tandis que Régis Hastur, sortant de l'ombre, venait à ma rencontre. Il était grand, avec les cheveux roux et le teint clair des aristocrates ténébrans, et une expression indéfinissable – de l'arrogance, peut-être, ou cette assurance que donne la conscience d'appartenir à une famille qui gouvernait ce monde depuis des siècles, bien avant que les Terriens n'arrivent avec leurs vaisseaux, leur commerce et tout l'univers à leurs portes. Il me regardait d'un air approbateur et cette situation était pire que celle dont je venais de me tirer.

C'est pourquoi dans l'idiome respectueux utilisé sur Ténébreuse pour s'adresser à un supérieur (c'est bien ce qu'il était), mais veillant à parler d'une voix très ferme, je dis :

— Cette expédition n'a qu'un seul chef, Seigneur Hastur. Et c'est moi. Si vous voulez discuter de l'opportunité de porter ou non des armes, il faudra m'en parler d'abord en particulier – et ne pas intervenir quand je donne des ordres.

Un Ténébran qui était dans mon champ de vision en eut visiblement le souffle coupé. Je savais que je prenais des risques. Mais avec une équipe hétéroclite, il fallait que j'affirme mon autorité immédiatement, ou j'étais perdu. Et je ne donnai pas à Régis Hastur le temps de répondre. Je dis :

— Venez dans le fond ; de toute façon, je voulais vous parler.

Il me suivit sans un mot, et je me remis à respirer. Je m'arrêtai dans un coin désert de l'immense bâtisse, me retournai vers lui et demandai :

— Finalement que venez-vous faire ici ? Vous n'avez pas l'intention de franchir les montagnes avec nous ?

— Mais si, dit-il, en me regardant dans les yeux.

— Pourquoi ? grognai-je. Vous êtes le petit-fils du Régent. S'il vous arrive quelque chose, c'est moi qu'on en rendra responsable !

J'allais avoir assez de problèmes sans avoir à veiller sur un des personnages les plus révéérés de toute la planète ! Je n'avais pas envie de m'embarrasser d'un homme qu'il faudrait aduler, respecter, ou même simplement écouter.

Il fronça légèrement les sourcils, et j'eus la désagréable impression qu'il savait très bien ce que je pensais.

— Tout d'abord, cela signifiera quelque chose pour les Hommes des Arbres, n'est-ce pas, que d'avoir avec vous un Hastur venant solliciter cette faveur ?

C'était vrai. Les Hommes des Arbres ne prêtaient guère attention aux humains ordinaires, sauf pour les dévaliser quand ils venaient sur leur territoire sans y être invités. Mais, comme toute la planète, ils révéraient les Hastur, et la présence de Régis était un facteur très favorable en termes diplomatiques. Si les Ténébrans leur envoyaient un de leurs leaders les plus incontestés, peut-être accéderaient-ils à ses demandes.

— Deuxièmement, poursuivit Régis Hastur, les Ténébrans sont mon peuple, et c'est à moi qu'il appartient de négocier pour eux. Troisièmement, je parle un peu le dialecte des Hommes des Arbres. Et quatrièmement, j'ai fait de l'escalade toute ma vie. En amateur seulement, mais je ne serai pas une charge pour vous.

Il n'y avait pas grand-chose à répondre. Il semblait avoir pensé à tout – à tout, sauf à une chose, mais au bout d'une minute, avec un léger sourire, il ajouta :

— N'ayez pas peur, je suis tout à fait d'accord pour que vous preniez le commandement. Je ne réclamerai... aucun privilège.

Je dus me contenter de ça.

Ténébreuse est une planète civilisée jouissant d'un niveau de vie assez élevé, mais non d'une culture technologique ou mécanique évoluée. Il y a peu de mines et peu d'usines : les Terriens en ont bien construit quelques-unes, mais elles n'ont jamais vraiment prospéré ; en dehors de la Cité du Commerce Terrienne, machines et moyens de transports modernes sont pratiquement inconnus.

Pendant que les autres vérifiaient et chargeaient notre équipement, et que Rafe Scott partait contacter des amis à lui pour régler les derniers détails, je m'assis avec Forth pour apprendre par cœur les informations médicales que je devais exposer le plus clairement possible aux Hommes des Arbres.

— Si seulement nous avions pu vous conserver vos connaissances médicales !

— Le problème, c'est que le métier de Docteur ne convient pas à ma personnalité, dis-je.

Je me sentais porté par une absurde insouciance. D'où j'étais assis, je n'avais qu'à lever la tête pour admirer le panorama des contreforts vert et noir s'étendant au-delà de Carthon, et, en cherchant un peu, le sentier empierré serpentant à travers la forêt comme un mince ruban blanc, que nous emprunterions pour la première partie du voyage.

— Vous savez, Jason, qu'il existe un réel danger...

— Croyez-vous que je me soucie du danger ? Ou craignez-vous que je devienne par trop téméraire ?

— Pas exactement. Il ne s'agit pas d'un danger physique, Jason. Je parle d'un danger psychique.

— Oh, vous ne pourriez pas laisser un peu tomber ce jargon psy et parler clairement pour une fois ?

— Laissez-moi terminer, Jason. Jay Allison était peut-être trop discipliné et refoulé, mais vous êtes dangereusement impulsif. Il vous manque un volant d'équilibre, si je peux m'exprimer ainsi. Et si vous prenez trop de risques, votre alter ego enterré peut revenir à la surface et reprendre le commandement, ne serait-ce que pour se protéger.

— En somme, dis-je en riant, si je flanque la frousse à ce pisse-froid d'Allison, il peut commencer à remuer dans sa tombe ?

Forth toussota, étouffant un éclat de rire et dit que c'était une façon de voir les choses. Je lui donnai une bourrade rassurante sur l'épaule en disant :

— Ne vous en faites pas. Je vous promets d'être sage, sobre et travailleur. Juste une question : m'est-il défendu de prendre plaisir à ce que je fais ?

Quelqu'un surgit de l'entrepôt-palais et me cria :

— Jason ! Le guide est là.

Je me levai, adressant un dernier sourire à Forth.

— N'ayez aucune inquiétude. Il n'y a plus de Jay Allison. Bon débarras, dis-je.

Et j'allai faire la connaissance du guide que les autres avaient choisi.

À sa vue, je faillis laisser tout tomber. Car le guide était une femme.

Petite pour une Ténébrane et étroite d'épaules, elle avait un corps de jeune garçon, mais, au premier regard, certainement pas de femme. Un casque de boucles noires couronnait son visage carré, hâlé par le soleil, et ses yeux étaient ombragés de cils noirs si longs que je ne pus distinguer leur couleur. Son nez retroussé aurait pu être mutin, mais il lui donnait, bizarrement, l'air arrogant. Elle avait la bouche large et le menton rond.

Elle leva la main, paume en avant, et dit d'un ton sépulcral :

— Kyla Rainéach, Amazone libre, guide diplômée.

Je la saluai de la tête, fronçant les sourcils. Les Amazones libres travaillaient dans pratiquement tous les corps de métier, mais la spécialité de guide de montagne avait un petit air bizarre, même pour une Amazone. Elle semblait vigoureuse et agile, et l'on devinait, sous des vêtements qui s'apparentaient à un sac, des hanches et une poitrine presque aussi plates que les miennes ; seules ses jambes longues et fuselées étaient incontestablement féminines.

Les autres continuaient à vérifier et charger notre équipement ; je remarquai du coin de l'œil que Régis Hastur faisait sa part et charriait les ballots comme les autres. Je m'assis sur des sacs et fis signe à la femme de m'imiter.

— Avez-vous l'expérience du pays ? Nous allons dans les Hellers par le Col de Dammerung, et la marche est difficile, même pour des professionnels.

Elle dit d'une voix neutre et sans joie :

— J'ai fait partie de l'Expédition Cartographique Terrienne qui est allée au pôle Sud l'année dernière.

— Avez-vous déjà été dans les Hellers ? S'il m'arrivait quelque chose, pourriez-vous ramener l'expédition à bon port jusqu'à Carthon ?

Elle considéra ses doigts solides aux ongles carrés.

— Je suis tout à fait capable d'y arriver, dit-elle finalement en se levant. C'est tout ?

— Encore une chose, lui dis-je, lui faisant signe de se rasseoir. Kyla, vous serez la seule femme parmi huit hommes...

Elle fronça son nez en trompette.

— J'espère que vous n'allez pas vous glisser sous mes couvertures, si c'est ce que vous voulez dire. Ce n'est pas dans mon contrat !

Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles. Maudite fille !

— En tout cas, ce n'est pas dans le mien, dis-je sèchement, mais je ne peux pas répondre de sept hommes, dont la plupart sont de rudes montagnards.

Tout en disant cela, je me demandais pourquoi je me souciais de ça ; une Amazone libre était certainement capable de défendre sa vertu efficacement – ou de se donner si elle en

décidait ainsi ; elle n'avait besoin d'aucune aide. Je me sentis obligé d'ajouter :

— Dans tous les cas de figure, vous seriez un élément perturbateur. Et je ne veux pas de bagarres !

Elle émit un petit gloussement amusé.

— Le nombre garantit une certaine sécurité. Et puis... connaissez-vous les effets physiologiques de la haute altitude sur des hommes accoutumés aux plaines ?

Soudain, elle rejeta la tête en arrière, et son gloussement se transforma en joyeux éclat de rire cristallin.

— Jason, je suis une Amazone libre, et cela signifie... non, je ne suis pas neutralisée, quoique certaines d'entre nous le soient. Mais vous avez ma parole que je ne vous poserai aucun problème de type féminin.

Elle se leva.

— Maintenant, si vous voulez bien, je vais vérifier le matériel d'escalade.

Ses yeux rieurs semblaient se moquer de moi, mais, curieusement, cela ne me gênait pas.

ON se mit en route le soir même, petite caravane curieusement disparate. Les animaux de bât furent chargés sur le plateau de l'un des camions, ce qui ne leur plut guère. Le matériel et les provisions furent empilés sur l'autre véhicule. Les antiques routes de pierre avaient été conçues pour les pieds des hommes et des bêtes, et non pour les roues des véhicules ; des décennies de pluies et de ruissellement les avaient creusées d'ornières et de trous. On croisa de minuscules villages, de grands domaines isolés, et quelques-unes de ces tours solitaires où, derrière les murs de pierre translucide, qui parfois brillaient comme des phares bleus dans la nuit, les mécaniciens des matrices pratiquaient les sciences secrètes de Ténébreuse.

Kendricks conduisait le camion des bêtes et s'amusait beaucoup. Rafe et moi, nous nous relayions au volant de l'autre, partageant la banquette avant avec Kyla et Régis Hastur, tandis que les autres s'étaient assis à l'arrière sur les sacs et les caisses. Je me souviens d'un moment où Rafe conduisait et que Kyla somnolait, son manteau rabattu sur le visage pour se protéger de la lumière. À brûle-pourpoint, Régis me demanda :

— À quoi ressemblent les cités des Hommes des Arbres ?

J'essayai de le lui dire, mais je n'ai jamais été très habile à décrire ce que je vois. Il s'en aperçut et n'insista pas. Je me mis à rêver de ce que je savais des Hommes des Arbres et de leur monde.

La nature semble avoir sur tous les mondes habités une grande uniformité : elle tend à l'économie et à la simplicité de la forme humaine. La station debout qui libère les mains, le pouce opposable, la sensibilité aux couleurs des cônes et bâtonnets

réliniens, le développement du langage et la longue dépendance vis-à-vis des parents – tous ces traits semblent indispensables à l'émergence d'une civilisation, et, au bout du compte, définissent l'*humain*. À part quelques variantes mineures liées à la nourriture ou au climat, un habitant de Megara ou de Ténébreuse ne se distingue en rien de son homologue de Terra ou de Sirius ; les différences sont essentiellement culturelles ; parfois, une culture isolée mute dans une direction inattendue ou se fige quelque part sur l'échelle de l'évolution – ce qui, au moins sur les planètes connues, fait de l'*homo sapiens* la plus complexe des formes vivantes qu'on puisse rencontrer dans la nature.

Les Hommes des Arbres avaient fait une pause sur l'échelle de l'évolution, et la marche en avant n'avait jamais repris. Les autres espèces intelligentes peuplant Ténébreuse avaient quitté les arbres et continué sur le sol la lutte pour la vie ; eux, ils étaient restés en arrière. Dédaignant la route qui conduit à l'*homo sapiens*, ils avaient évolué en *homo arborens*, petits humanoïdes nocturnes et nyctalopes qui passaient toute leur existence dans les immenses forêts.

Le camion cahotait dans les ornières. La bise nous mordait la peau, car le véhicule, simple plate-forme utilisée pour transporter l'équipement, n'avait pas de vitres aux portières. Je me réveillai en sursaut – quelles sottises avais-je rêvées ? De vagues idées sur l'évolution tourbillonnaient dans ma tête comme des bulles éclatées – les Hommes des Arbres ? C'étaient les Hommes des Arbres ! Qui pouvait les expliquer ? Jay Allison, peut-être. Rafe tourna la tête et demanda :

— Où nous arrêtons-nous pour la nuit ? Il se fait tard et nous avons tout l'équipement à trier.

Je me secouai et donnai des ordres.

Mais lorsque le camp fut installé – les camions parqués, une tente dressée, les animaux déchargés et entravés, le matériel en partie rangé – je me retrouvai allongé dans le noir, bercé par les ronflements de Kendricks, et j'avais peur de m'endormir. Somnolant dans le camion, j'avais éprouvé une curieuse défaillance de la conscience – j'étais moi et pas moi, rêvant à

des pensées que je ne reconnaissais pas comme miennes. Si je dormais, qui serais-je au réveil ?

Nous avions dressé notre camp au creux d'un méandre où nous étions presque cernés par une immense rivière, large, peu profonde et dépourvue de ponts : la Rivière Kadarin, point de non-retour traditionnel pour les Ténébrans. Plus loin se pressaient les épaisses forêts ; plus loin encore, les pentes des Hellers, de plus en plus aiguës, et dont tous les plis et replis abritaient des bois touffus : c'est là que vivaient les Hommes des Arbres.

Il y en avait partout de nombreuses colonies, mais il aurait été inutile de négocier avec aucune d'entre elles ; il fallait s'adresser à l'Ancien du Nid Nord, où j'avais passé tant d'années.

Depuis des temps immémoriaux, les Hommes des Arbres n'attaquaient personne ; mais ils avaient établi des frontières strictes entre leurs territoires et ceux des Hommes du Sol. Ils ne franchissaient jamais la Kadarin. Par ailleurs, tout humain qui s'aventurait sur leur territoire s'exposait, de ce fait, à leurs attaques.

Quelques montagnards avaient des traités de commerce avec eux ; ils troquaient des vêtements, des métaux forgés et de petits objets contre des noix, des écorces de teinture, certaines feuilles et mousses médicinales. En retour, les Hommes des Arbres leur permettaient de chasser dans la forêt sans être inquiétés. Mais tous les autres humains qui s'aventuraient sur leur territoire s'exposaient à des attaques impitoyables ; les Hommes des Arbres n'étaient pas sanguinaires et ne tuaient pas pour le plaisir, mais ils attaquaient par bandes de deux ou trois douzaines, et dépouillaient leur victime de tout objet transportable.

Voyager sur ce territoire ce serait du sport.

J'étais assis au bord de l'eau, contemplant la rivière que le soleil levant colorait de reflets roses. Les animaux broutaient derrière la tente. Les camions, couverts de bâches luisantes de rosée, avaient un petit air de grands sphinx accroupis. Régis Hastur sortit de la tente et me rejoignit.

— Qu'en pensez-vous ? Courons-nous un gros risque d'échec ?

— Je ne crois pas. Je connais les sentiers les plus fréquentés, et je peux les éviter. C'est seulement...

J'hésitai, et Régis Hastur demanda :

— Quoi ?

Je me décidai au bout d'une minute.

— C'est... eh bien, c'est vous. Si quoi que ce soit vous arrive, c'est moi qui, pour tout Ténébreuse, en serai responsable.

Il sourit. À la lumière du soleil rouge, il ressemblait à une peinture illustrant une antique légende.

— Responsable ? Vous n'avez pourtant pas l'air d'un inquiet, Jason. Me prenez-vous pour un lourdaud ? Je sais me conduire en montagne, et je n'ai pas peur des Hommes des Arbres, même si je les connais moins que vous. Qui ira chercher le déjeuner, vous ou moi ?

Je haussai les épaules et m'affairai près du feu. Régis avait participé au travail d'étape, sans ostentation, avec naturel et bonne humeur. C'était un sujet d'étonnement pour Buck et Rafe, habitués à la vieille coutume terrienne où les supérieurs font faire le travail par leurs subordonnés. Sur Ténébreuse, malgré la rigidité du système de castes, les distinctions sociales du type terrien n'existent pas. Ni la galanterie, d'ailleurs, et seul Kendricks objecta lorsque Kyla chargea les animaux et charria ballots et caisses comme les autres.

Au bout d'un moment, Régis me rejoignit près du feu. Les trois frères étaient levés et s'ébrouaient bruyamment dans la rivière. Les autres dormaient encore.

— Vous voulez que je les réveille ? demanda Régis.

— Inutile. La Kadarin est alimentée par les marées océaniques, et il nous faut attendre les basses eaux pour traverser. Il sera près de midi avant que nous puissions passer sans détériorer tout notre matériel.

Régis renifla l'odeur de la marmite.

— Ça sent bon, dit-il, se remplissant un bol.

Il s'assit, planta son bol en équilibre instable sur ses genoux. Je l'imitai.

— Dites-moi une chose, si ce n'est pas indiscret, Jason, dit-il. Où en avez-vous tant appris sur les Hellers ? Lerrys a participé à la campagne de Narr, mais vous semblez trop jeune pour ça.

— Je suis plus vieux que j'en ai l'air, mais j'étais quand même trop jeune pour ça.

Je n'avais pas oublié la brève guerre civile où les Ténébrans avaient combattu les Hommes des Arbres dans les Cols de Narr. J'avais onze ans alors, et j'espionnais les envahisseurs humains pour le compte des Hommes des Arbres ; mais je ne le dis pas à Régis.

— J'ai vécu huit ans parmi eux, ajoutai-je.

— Par Sharra ! C'était donc vous ? s'écria le prince ténébran, l'air sincèrement impressionné. Pas étonnant qu'on vous ait confié cette mission ! Je vous envie, Jason !

Je répondis par un éclat de rire.

— Non, Jason, je parle sérieusement. À l'adolescence, j'ai essayé d'entrer dans le Service Spatial Terrien, mais ma famille a fini par me convaincre qu'en qualité de Hastur, ma voie était toute tracée – que nous avions pour tâche de maintenir la paix, génération après génération, entre Terra et Ténébreuse. C'est un handicap terrible, vous savez. Tout le monde pense que je devrais m'emmailloter dans des coussins pour le cas où je tomberais !

— Alors pourquoi diable vous a-t-on laissé prendre part à une mission aussi dangereuse que celle-ci ? dis-je sèchement.

Les yeux rieurs, mais le visage flegmatique et la voix grave, le jeune Hastur répondit :

— J'ai fait remarquer à mon grand-père que j'avais fait assidûment mon devoir envers les Hastur. J'ai cinq fils, dont trois légitimes, nés au cours des deux dernières années.

Je m'étranglai, crachai et me remis à rire en hoquetant, cependant que Régis se levait tranquillement pour aller rincer son bol à la rivière.

Le soleil était haut dans le ciel quand nous avons quitté le camp. Pendant que les autres réglaient les derniers détails avant de se mettre en selle, j'avais confié à Kyla le soin de charger les sacs à dos que nous porterions quand les sentiers deviendraient

trop mauvais même pour les bêtes, puis j'allai au bord de l'eau pour vérifier la profondeur du gué et aussi pour contempler au loin les abîmes noyés de brume se creusant entre les pics.

Les hommes emballaient la petite tente qui nous servirait en montagne. Ils étaient vifs en besogne, ce qui ne les empêchait nullement de plaisanter. J'avais déjà découvert que c'était une bonne équipe. Rafe, Lerrys et les trois frères étaient résistants, infatigables, joyeux. Je savais que je pouvais compter sur Kendricks pour exécuter les ordres, et je sentais que je pouvais me reposer sur lui. J'avais eu peur que sa qualité de Terrien ne soit une source de problèmes, et maintenant cette particularité me réconfortait vaguement. Bizarre.

Kyla était encore une inconnue. Elle était trop tendue et muette, faisant sa part du travail mais prononçant rarement un mot – nous n'étions pas encore en zone montagneuse. Jusqu'à présent, elle était silencieuse et méfiante à mon égard, mais plutôt naturelle avec les Ténébrans, et je la laissais tranquille.

— Hé, Jason, on y va ? cria quelqu'un.

Je retournai vers le camp, clignant des yeux dans le soleil. La douleur vint d'un seul coup, et je me tâtai délicatement le visage. Il n'était pas difficile de comprendre ce qui s'était passé. La veille, roulant en camion découvert, et surtout pendant la matinée, j'avais négligé de prendre les précautions d'usage et j'avais le visage constellé de coups de soleil. Mon passé d'Homme des Arbres ne m'avait pas habitué – et pour cause ! – à la violente lumière de ces latitudes, régulièrement filtrée par la forêt ; mais mon expérience d'escaladeur aurait dû m'avertir. Décidément j'avais perdu les bonnes habitudes. Je m'approchai de Kyla, qui, toujours efficace, attachait une charge sur un animal.

Elle comprit la situation en un coup d'œil amusé.

— Coups de soleil ? Mettez ça.

Elle me tendit un tube de pommade blanche. Je tortillai maladroitement l'embout ; alors elle me le reprit des mains, pressa une noix de pommade dans sa paume et dit :

— Ne bougez pas et penchez la tête en arrière.

Elle étala le baume sur mon front et mes joues. C'était frais et ça me fit du bien. J'allais la remercier quand elle éclata de rire.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Si vous voyiez votre tête ! pouffa-t-elle.

Je ne trouvais pas ça drôle. Elle avait le droit d'en rire, mais je fronçai les sourcils. Ça me fit mal. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je demandai :

— Vous avez réparti le matériel d'escalade ?

— Oui, à part le matériel de couchage. J'hésitais sur la quantité à emporter, dit-elle. Jason, avez-vous des lunettes noires pour la neige ?

J'acquiesçai de la tête, et elle reprit le plus sérieusement du monde :

— N'oubliez pas de les mettre. La cécité des neiges est encore plus désagréable que les coups de soleil – et *très* douloureuse !

— Oh, bon sang, je ne suis pas un débutant ! explosai-je.

Elle reprit son air impassible :

— Alors, vous n'auriez pas dû attraper des coups de soleil. Tenez, mettez ça dans votre poche, ajouta-t-elle en me tendant le tube de pommade. Je vais voir si les autres n'ont pas oublié non plus.

Elle s'éloigna sans rien ajouter, me laissant avec l'impression désagréable qu'elle avait eu le dernier mot. Je me sentais très « galopin irresponsable ».

Forth m'avait dit presque la même chose.

Je dis aux trois frères d'engager les animaux de bât dans le gué, à l'endroit où la rivière est le plus étroite, et je fis signe à Lerrys et Kyla de chevaucher de part et d'autre de Kenricks qui ne pouvait pas connaître les tourbillons et les courants perfides d'une rivière de montagne. Rafe n'arriva pas à faire entrer dans l'eau sa monture rétive ; il démontra finalement, ôta ses bottes et la fit traverser en la menant par la bride. Je traversai le dernier, suivant de près Régis Hastur, en alerte, et pensant avec amertume qu'on n'aurait jamais dû prendre le risque de laisser un personnage aussi important prendre part à cette mission. Si le Légat terrien – chose impensable ! – était venu avec nous, il aurait été bardé de gardes du corps, d'agents des services

secrets, et d'innombrables précautions contre les mésaventures, accidents et autres assassinats.

Nous avons monté toute la journée, et nous nous sommes arrêtés à l'endroit où les animaux ne pouvaient plus continuer. Le lendemain, nous aborderions les sentiers dangereux qu'il nous faudrait parcourir à pied. Nous nous sommes donné la peine d'installer un camp confortable, mais j'avoue que je n'ai guère dormi. Kendricks, Lerrys et Rafe avaient d'épouvantables migraines à cause du soleil et de l'air raréfié ; j'étais plus habitué à l'altitude, mais je me sentais désagréablement oppressé et mes oreilles bourdonnaient. Régis affirma orgueilleusement qu'il ne souffrait d'aucun malaise, mais il ne cessa de gémir et crier dans son sommeil, jusqu'au moment où Lerrys lui donna un coup de pied, après quoi il resta muet, et, j'en ai peur, éveillé. Kyla semblait la moins éprouvée ; elle avait sans doute passé plus de temps en altitude qu'aucun des autres. Mais elle avait les yeux cernés.

Pourtant, personne ne se plaignit en se préparant pour la dernière étape. Avec un peu de chance, nous passerions le Col de Dammerung avant la nuit ; au pire, nous devrions bivouaquer un peu avant de l'atteindre. Nous avons dressé notre camp sur le dernier terrain plat, puis entravé les bêtes pour qu'elles ne s'éloignent pas trop ; nous leur laissions une abondante provision de fourrage ; tout le matériel fut camouflé, à part le minimum que nous emportions pour l'escalade. Comme on allait attaquer l'étroit sentier abrupt – guère plus, en fait, qu'une piste de gibier –, je regardai Kyra et dis :

— Nous ferons la première étape encordés. À partir d'ici.

L'un des trois frères me considéra avec dédain.

— Et vous vous croyez montagnard, Jason ? Ma fille pourrait monter ce sentier à quatre pattes sans qu'on ait besoin de la pousser au derrière.

Je serrai les dents et le foudroyai du regard.

— Ces rocs sont traîtres, et certains des hommes n'ont pas l'habitude d'être encordés. Mieux vaut qu'ils prennent le pli dès maintenant, parce que, quand nous attaquerons les corniches, je veux que tout le monde sache comment s'y prendre.

Malgré les réticences, il n'y eut pas d'autre protestation jusqu'à Kendricks. Je lui dis de se placer au centre d'une cordée de trois. Il regarda de travers la mince corde en nylon et demanda avec quelque appréhension :

— Il ne vaudrait pas mieux que je sois le dernier jusqu'à ce que je sache ce qu'il faut faire ? Encadré par vous deux, je suis capable de faire des bêtises.

Hjalmar se mit à hurler de rire et l'informa que, dans une cordée de trois, la place du milieu était toujours réservée au novice. J'eus peur que Kendricks le prenne mal. Le costaud terrien et le géant ténébran se défièrent du regard, puis Kendricks haussa les épaules et attacha la corde à sa ceinture. Kyla avertit Kendricks et Lerrys d'éviter de regarder dans les précipices, et on se mit en route.

La première partie fut presque trop facile, simple sentier sinueux qui montait sur trois kilomètres. Puis l'on s'arrêta pour reprendre souffle ; en nous retournant, nous voyions toute la vallée déployée à nos pieds. Peu à peu, le sentier se fit plus abrupt ; par endroits, la pente atteignait cinquante degrés, et était semée de gravier, cailloux et silex, de sorte qu'il fallait bien regarder où nous posions les pieds, et marcher penchés en avant pour nous retenir au besoin à la paroi rocheuse. J'éprouvais chaque pierre avant d'y faire porter mon poids, voulant éviter de déloger un caillou qui serait tombé sur ceux qui venaient derrière. L'un des trois frères – Vardo, je crois – me suivait, séparé de moi par dix ou douze pieds de corde ; son pied glissa deux fois sur le gravier, et il trébucha, m'imprimant une secousse désagréable. Ce qu'il grommela était parfaitement juste : sur des pentes comme celles-là, où une chute n'était pas dangereuse, il aurait mieux valu ne pas s'encorder. Mais je découvrais ce que je voulais savoir – le niveau et la valeur de mes grimpeurs.

Le sentier se rétrécit encore pour longer un à-pic, corniche d'un pied de large, semée de cailloux et de plantes rabougries, au-dessus d'un vide de cinquante pieds. Bagatelle pour un grimpeur expérimenté – pour qui une corniche d'un pied de large est l'équivalent d'une autoroute à quatre voies. Kendricks, nerveux, fit une plaisanterie sur les funambules, mais, son tour

venu, traversa d'un pied sûr, sans perdre l'équilibre. Les amateurs – Lerrys Ridenow, Régis, Rafe – passèrent sans hésitation ; mais je me demandai ce qu'ils auraient fait si nous avions été à une altitude moins sécurisante ; pour un vrai montagnard, un sentier c'est un sentier, qu'il se trouve dans une prairie, au-dessus de deux ou trente pieds de vide, ou sur une paroi rocheuse dominant de trois miles la dernière plate-forme horizontale.

Après la corniche, la marche devint plus difficile. Un sentier plus abrupt, presque invisible par places, montait à travers d'épais buissons et des arbres en surplomb. Leurs racines noueuses cachaient le chemin par endroits où, camouflées, elles soulevaient les rocs et les pierres. Nous devions nous frayer un passage dans un fouillis de broussailles qui n'étaient rien pour les Hommes des Arbres, mais qui imposaient de pénibles efforts à nos corps adaptés au plancher des vaches. Une fois, le sentier se trouva complètement bloqué par un enchevêtrement inextricable de branches mortes charriées par un orage ou la fonte des neiges. Il nous fallut contourner péniblement ce chaos par une coulée de roches de trois cents pieds, que nous passâmes un par un, marchant en crabe et pliés en deux pour garder notre équilibre ; personne ne se plaignait plus d'être encordé.

Vers midi, j'éprouvai pour la première fois la sensation que nous n'étions pas seuls sur la pente.

Ce ne fut d'abord que l'ombre d'une ombre, un frémissement furtif aperçu du coin de l'œil. La quatrième fois, je dis à Kyla à voix basse :

— Vous avez vu quelque chose ?

— Je commençais à me demander si ça venait de mes yeux, dit-elle. Oui, j'ai vu, Jason.

— Ouvrez l'œil, pour repérer un endroit où nous pourrions faire une pause, ordonnai-je.

Nous avançons dans une ravine, encadrés par les frôlements qui se déplaçaient dans les buissons parallèlement à nous.

— Je serai content quand nous serons sortis de là, murmurai-je à Kyla. Au moins, nous pourrions voir nos poursuivants !

— S'il faut se battre, j'aime mieux que ce soit sur la pierre que sur la glace, remarqua-t-elle.

En haut de la pente, on entendit un bruit de tonnerre. Kyla enjamba une racine coincée entre deux rocs, mit ses mains en porte-voix et cria :

— Des rapides !

Je la rejoignis et contemplai l'étroite gorge qui coupait notre sentier et où coulait un torrent rugissant, large de moins de vingt pieds, qui tombait d'un surplomb au-dessus de nos têtes, et cascadaient avec une force incroyable. Il avait taillé dans la roche une ravine profonde de cinq pieds, et, presque transformé en chute d'eau, dévalait la pente avec un bruit qui me fit bourdonner les oreilles. Il paraissait formidable : quiconque essaierait de traverser à pied serait immédiatement balayé et entraîné mille pieds plus bas par la force du courant.

Rafe s'approcha tout au bord avec précaution et se baissa lentement pour ramener un peu d'eau dans sa main. Il but et s'écria :

— Ouah ! C'est plus froid que le neuvième enfer de Zandru. Elle doit venir directement d'un glacier !

C'était vrai. Je me rappelais le sentier et l'endroit.

Kendricks me rejoignit au bord de la ravine et demanda :

— Comment on va traverser ?

— Je ne suis pas sûr, dis-je, étudiant l'eau bouillonnante.

Plus haut, à une vingtaine de pieds de notre groupe, se dressaient d'énormes arbres aux racines noueuses dénudées par les eaux, et dont les branches maîtresses se balançaient au-dessus du courant ; et entre ces branches oscillait, à dix pieds des tourbillons, un pont de lianes des Hommes des Arbres.

Même moi, je n'étais jamais parvenu à en passer un sans aide ; les bras humains ne sont pas adaptés à cet usage. J'aurais sans doute pu réussir autrefois, mais à présent, sauf en désespoir de cause, c'était hors de question. Rafe ou Lerrys, qui étaient minces et agiles, auraient sans doute pu accomplir cet exploit dans un champ, à quelques pieds au-dessus du sol ; mais sur une pente abrupte et escarpée, où toute chute signifiait la mort, j'avais des doutes. Le pont des Hommes des Arbres était un piège mais quelle alternative avions-nous ?

S'il était un homme à qui je me sentais enclin à confier ma vie, c'était Kendricks ; je lui fis signe et dis :

— Ça semble infranchissable ; mais je crois que deux hommes solides pourraient passer. Les autres les assureraient de la rive. Il suffit d'arriver de l'autre côté et on peut fixer une corde à ce rocher, qui permettrait aux autres de passer à leur tour. Les deux premiers seraient les seuls à courir un risque. On essaye tous les deux ?

Je lui sus gré de ne pas accepter mécaniquement ; il s'approcha du bord et étudia la ravine. Si le courant nous renversait, les sept autres pourraient nous haler à terre, sans aucun doute, mais nous serions projetés sur les rocs et vraisemblablement tués. De nouveau, je surpris ce frémissement furtif dans les buissons ; si les Hommes des Arbres passaient à l'attaque alors que nous serions arrivés au milieu du courant, nous nous retrouverions ridiculement vulnérables.

— On devrait y arriver plus facilement que ça, dit Hjalmar, sortant une corde de son sac.

Il fit un nœud coulant à un bout, et, en équilibre précaire au bord des rapides, il le lança vers le rocher que nous avions choisi comme point d'ancrage.

— Si j'arrive à viser...

La corde tomba court, alors il la ramena à lui et recommença. Chacun retenant son souffle, il fit trois autres tentatives ; à la quatrième, la boucle retomba autour du rocher. Tirant doucement, il tendit la corde et resserra le nœud. Hjalmar soupira et sourit.

— Là, dit-il, imprimant une brusque et violente traction à la corde.

Le rocher cassa, dans un craquement sec, et dégringola dans les rapides, manquant renverser Hjalmar. Le roc roula dans de grandes gerbes d'eau, rebondissant toujours plus bas sur la pente et emportant la corde avec lui.

Interdits et muets, nous l'avons suivi des yeux une bonne minute. Puis Hjalmar lâcha un chapelet d'horribles jurons montagnards que la décence ne permet pas de citer, vite imité par ses deux frères.

— Je ne pouvais pas savoir que ce roc allait casser !

— Mieux vaut que ce soit arrivé avant, dit Kyla, impassible. Si nous avons été au milieu du courant. J'ai une meilleure idée.

Ce disant, elle se désencordait et attachait à sa ceinture l'extrémité d'une corde de secours dont elle jeta l'autre bout à Lerrys.

— Tenez ça, lui dit-elle.

Puis elle délaça ses bottes et me les lança, et ôta son coupe-vent en gros drap, ne gardant qu'un mince pull dans lequel elle grelottait.

— Maintenant, montez-moi sur vos épaules, Hjalmar.

Trop tard, je devinai son intention et criai :

— Non, pas ça...

Mais, debout en équilibre instable sur les épaules du géant ténébran, elle avait déjà saisi le premier échelon du pont de lianes, qui fléchit sous son poids, et elle resta quelques instants à se balancer dans le vide.

— Hjalmar... Lerrys... faites-la descendre !

— Je suis la plus légère, cria Kyla d'une voix étranglée par l'effort, et pas assez forte pour ancrer une corde à la rive...

D'une voix que l'effort faisait trembler, elle ajouta :

— Et n'allez pas lâcher cette corde, Lerrys ! Sinon j'aurai fait tout ça pour rien !

Elle lança son bras libre vers l'échelon suivant, oscillant maintenant au-dessus des rapides. Serrant les dents, elle fit signe aux autres de s'échelonner sur le bord – mais rien ne pouvait l'aider vraiment si elle tombait.

Hjalmar, la voyant attraper le troisième échelon, qui craqua horriblement sous son poids, cria soudain :

— Kyla, vite ! L'échelon suivant – n'y touchez pas ! Il est usé – pourri !

Kyla posa sa main droite près de la gauche sur le troisième échelon. Elle lança le bras, manqua, recommença, et saisit, haletante, le cinquième échelon. Je regardais, malade d'appréhension. Elle aurait pu m'avertir de ses intentions !

Kyla baissa les yeux, et on aperçut son visage, luisant de sueur et de crème solaire, les traits tirés par l'effort. Sa mince silhouette se balançait à douze pieds au-dessus des eaux

bouillonnantes, et, si elle tombait, elle n'avait pratiquement aucune chance de s'en sortir vivante. Elle s'arrêta une minute, oscillant légèrement, puis elle commença à prendre de l'élan, se balançant d'avant en arrière. Comme la troisième oscillation la ramenait en avant, elle lança le bras vers le dernier échelon.

Il lui échappa ; frénétique, elle lança l'autre bras, la liane s'enfonça sous son poids, puis, avec un craquement sec, cassa. Poussant un cri d'effroi, elle donna un violent coup de reins, parvint à atterrir moitié dans l'eau, moitié sur la rive, mais de l'autre côté. Repliant les jambes hors du courant, elle resta immobile, accroupie, trempée jusqu'à la taille mais sauve.

Les Ténébrans poussaient des cris de joie. Je dis à Lerrys de fixer solidement le bout de la corde à une grosse racine et je criai :

— Ça va ?

Par signes, elle me fit comprendre que le fracas du torrent l'empêchait d'entendre, puis elle se baissa pour attacher la corde sur sa rive. Par signes également, je lui recommandai de bien assurer l'attache ; si l'un de nous glissait, elle n'aurait pas la force de le retenir.

Je tirai moi-même sur la corde pour vérifier la solidité des nœuds ; elle tint bon. Attachant ses bottes par les lacets, je me les mis autour du cou, puis, saisissant la corde, j'entrai dans l'eau avec Kendricks.

Elle était encore plus glacée que je ne m'y attendais, et mon premier pas faillit être le dernier ; l'eau me fit tomber à genoux, et, si je n'avais pas tenu la corde, je me serais étalé de tout mon long. Buck Kendricks me rattrapa, lâchant la corde à cet effet, ce qui me mit en rage, et je jurai comme un charretier pendant que nous nous relevions tous les deux. Avancant à grand-peine dans les tourbillons furieux, je m'avouai que nous ne serions jamais passés sans la corde que Kyla avait tendue au péril de sa vie.

Enfin nous arrivions de l'autre côté et nous hissions sur la rive en grelottant. Je fis signe aux autres de traverser, deux par deux, et Kyla me saisit par le coude.

— Jason...

— Plus tard, bon sang ! hurlai-je pour me faire entendre par-dessus le fracas des rapides, tendant une main à Rafe pour l'aider à prendre pied sur le bord.

— Ça... ne peut pas... attendre... hurla-t-elle à son tour, mettant ses mains en porte-voix autour de mon oreille. Je me tournai vers elle.

— *Quoi ?*

— Il y a... des *Hommes des Arbres*... en haut... de ce pont ! Je les ai vus ! Ce sont eux qui ont coupé le dernier échelon !

Régis et Hjalmar passèrent les derniers ; Régis, légèrement bâti, fut renversé par le courant et Hjalmar se retourna pour le rattraper, mais je lui hurlai de continuer – ils étaient encordés, et si les cordes s’emmêlaient, l’un d’eux pouvait se noyer. Je me précipitai sur la rive avec Lerrys et tirai Régis au sec. Il sortit, trempé jusqu’aux os, toussant et crachant de l’eau glacée.

Je fis signe à Lerrys de laisser la corde où elle était, sans trop d’espoir de la trouver au retour, et je regardai autour de moi, réfléchissant à ce qui nous attendait. Régis, Rafe et moi, nous étions complètement trempés ; les autres n’étaient mouillés que jusqu’aux genoux ou à la taille. À cette altitude, c’était dangereux, même si nous étions encore trop bas pour redouter des gelures. Hommes des Arbres ou pas, il fallait choisir le moindre mal et trouver un endroit où allumer du feu pour nous sécher.

— Là-haut, il y a une clairière, dis-je d’un ton bref, les engageant à me suivre.

Maintenant, l’escalade était difficile sur le roc, et, par endroits, nous étions forcés de chercher des prises et de nous aplatir contre la paroi presque verticale. À mesure que nous montions, la violence du vent augmentait ; il hululait à travers les arbres, sifflait autour des affleurements rocheux, enfonçait ses crocs glacés dans nos vêtements trempés. Kendricks avait du mal à avancer et je l’aidais de mon mieux, mais j’étais transi. Enfin ce fut la clairière, petite aire dégagée au sommet d’un à-pic, et j’envoyai les trois frères, qui étaient les moins mouillés, chercher des branches mortes pour faire du feu. Il était trop tôt pour faire étape, mais quand nous serions secs, il serait trop

tard pour repartir ; je donnai donc l'ordre de dresser la tente, puis, me tournant vers Kyla, je dis avec humeur :

— La prochaine fois, ne faites rien de dangereux sans en avoir reçu l'ordre !

— Faites la part des choses, intervint Régis Hastur. Nous ne serions jamais passés sans sa corde. Beau travail, jeune fille !

À ce compliment d'un Hastur, le visage de Kyla s'éclaira.

— Ne vous mêlez pas de ça, dis-je assez sèchement.

Le fait est – je le reconnus à regret – qu'un poids plume comme Kyla courait moins de risques à faire des acrobaties sur ce pont précaire qu'à traverser à pied un courant si violent. Mais cette idée ne me rendit pas mon sang-froid ; mon sang bouillait à l'idée de l'intervention de Régis Hastur et du joyeux sourire de Kyla.

J'avais envie d'interroger la jeune fille sur les Hommes des Arbres qu'elle avait aperçus pendant sa traversée, mais je me ravisai. Ils ne nous avaient pas attaqués dans les rapides, il se pouvait que leur groupe observe notre avance sans hostilité – peut-être même en comprenant que nous venions chargés d'une mission pacifique.

Mais je n'y croyais pas. S'il est une chose que je savais sur les Hommes des Arbres, c'est qu'on ne pouvait pas les juger selon les normes humaines. J'essayai d'imaginer ce que j'aurais fait si j'avais été l'un d'eux, mais, pour le moment, mon cerveau refusait tout service.

Les trois frères, totalement indifférents à des observateurs éventuels, avaient allumé un brasier. Il me sembla que, pour l'heure, le bien-être et le moral de l'équipe étaient plus importants que la prudence, et, debout près du feu ronflant, séchant avec les autres mes vêtements trempés tout en buvant du thé brûlant, il me sembla que cette idée se défendait. L'optimisme revint. Kyla échangeait des plaisanteries avec les hommes sur ses exploits acrobatiques, pendant que Hjalmar pansait ses mains mises à vif par les lianes.

Nous avons dressé notre camp au sommet d'un plissement parallèle à la chaîne principale des Hellers, et toutes les montagnes géantes se déployaient sous nos yeux, à perte de vue, colorées de mille couleurs dans le soleil déclinant. Vertes,

turquoises, roses, elles étaient encore plus belles que dans mon souvenir. Le versant que nous venions d'escalader nous avait caché les massifs colossaux, et je vis les yeux de Kendricks se dilater quand il réalisa que ce premier sommet n'était qu'un avant-goût de ce qui nous attendait. La chaîne principale se dressait devant nous, avec ses basses pentes couvertes de forêts épaisses, qui s'éclaircissaient peu à peu pour faire place à un paysage lunaire, semé de rocs et de cailloux. Au-dessus encore, des parois verticales couronnées de neige et de glace. D'un pic descendait un glacier, comme une cascade immobile. Je murmurai le nom que les Hommes des Arbres donnent à ces montagnes, et je le traduisis pour les autres :

— Le Mur autour du Monde.

— Nom bien choisi, murmura Lerrys qui approchait, son quart à la main, pour contempler les montagnes. Jason, ce haut pic n'a jamais été escaladé, n'est-ce pas ?

— Je ne me souviens pas.

Je claquais des dents et je revins près du feu. Régis, observant le glacier lointain, murmura :

— Ça paraît faisable. Il devrait y avoir une voie le long de cette arête occidentale. Hjalmar, ne faisiez-vous pas partie de l'expédition qui a escaladé et cartographié le Haut Kimbi ?

Le géant acquiesça fièrement de la tête.

— On est arrivés à une centaine de pieds du sommet, puis une tempête de neige s'est levée, et il a fallu rebrousser chemin. Un jour, nous nous attaquerons au Mur autour du Monde. Certains ont essayé, mais personne n'a encore réussi à atteindre le sommet.

— Personne ne réussira jamais, déclara Lerrys. Il se termine par une paroi verticale de deux cents pieds. Prince Régis, il faudrait des ailes pour y arriver. Et il y a aussi le couloir d'avalanches qu'on appelle l'Allée de l'Enfer...

Kendricks intervint avec irritation :

— Peu importe qu'il n'ait jamais été escaladé ou qu'il ne le soit jamais. En tout cas, nous n'allons pas l'escalader maintenant – j'espère !

— Pas question, dis-je, plutôt content de cette interruption.

Si les jeunes et les amateurs voulaient s'amuser à concocter des attaques de sommets inaccessibles, grand bien leur fasse, mais, au mieux, c'était une perte de temps. Je montrai à Kendricks un creux dans le Mur autour du Monde, à des milliers de pieds au-dessous des sommets, bien abrité des avalanches.

— Le Col de Dammerung ; c'est là que nous passerons. Nous n'aborderons pratiquement pas la montagne ; le col n'est qu'à vingt-deux mille pieds – quoiqu'il faille passer des crevasses et des corniches délicates. Nous nous tiendrons à l'écart des principales Routes des Arbres et des villages des Hommes des Arbres, mais nous rencontrerons peut-être des bandes isolées...

Brusquement, ma décision fut prise et je leur fis signe de m'entourer.

— Dorénavant, nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre. Kyla, dites-leur ce que vous savez.

Elle posa son quart, et, le visage grave, leur raconta ce qu'elle avait vu pendant sa traversée du pont.

— Nous venons en mission pacifique, mais ils ne le savent pas. Ce qu'il faut se rappeler, c'est qu'ils ne désirent pas tuer, seulement blesser et dévaliser. Si nous manifestons la volonté de nous battre, dit-elle, montrant un petit couteau qu'elle remit aussitôt dans sa chemise, ils s'enfuiront.

Lerrys tira une petite dague que, jusqu'à cet instant, j'avais crue purement ornementale. Il dit :

— Vous permettez que j'ajoute quelque chose, Jason ? D'après mes souvenirs de la campagne de Narr, les Hommes des Arbres aiment le combat rapproché, et d'après les standards des Terriens, ils aiment les coups en traître.

Il regarda autour de lui, l'air farouche, son visage mal rasé luisant de sueur, et il sourit.

— Encore une chose. J'aime avoir les coudées franches. Sommes-nous obligés de nous encorder encore quand nous repartirons ?

Je réfléchis. Son enthousiasme pour le combat me contrariait et m'enchantait à la fois.

— Je n'obligerai aucun d'entre vous à rester encordé s'il se sent plus en sécurité sans ça. Nous en déciderons en temps utile. Mais personnellement... les Hommes des Arbres ont

l'habitude de courir sur d'étroites corniches, et nous pas. Leur tactique sera sans doute de nous pousser dans le vide, un par un. Si nous sommes encordés, nous aurons plus de chances de les repousser.

J'ajoutai, pour mettre fin à la discussion :

— Pour le moment, le plus important, c'est de nous sécher.

Kendricks demeura près de moi après que les autres se furent rassemblés autour du feu, contemplant l'épaisse forêt en face de notre camp. Il dit :

— Cet endroit a l'air d'avoir déjà servi pour établir un camp avant nous. Ne sommes-nous pas aussi vulnérables ici qu'ailleurs ?

Il venait de mettre le doigt sur la seule chose dont je n'aurais pas voulu parler. Je me contentai de répondre :

— Au moins, il n'y a pas trop de corniches d'où on pourrait nous pousser dans le vide.

— Vous avez le seul désintégrateur ! grommela Kendricks.

— Je l'ai laissé à Carthon, dis-je, sincère.

Puis je lui énonçai la consigne :

— Écoutez, Buck, si nous tuons un seul Homme des Arbres, sauf en combat singulier et en légitime défense, nous devons immédiatement faire demi-tour et rentrer chez nous. Nous venons en mission pacifique, pour leur quémander une faveur. Même si nous sommes attaqués, nous ne tuons qu'en dernier ressort, et seulement en combat singulier !

— Maudite planète primitive...

— Aimez-vous mieux mourir de la fièvre-de-quarante-huit-ans ?

Il répondit sauvagement :

— Nous pouvons très bien l'attraper de toute façon – et ici même. Vous êtes immunisé, vous vous en moquez, vous ne risquez rien ! Tous les autres membres de l'équipe participent à une mission-suicide – et, bon sang, si je dois mourir, je veux emmener avec moi plusieurs de ces sales singes !

Je baissai la tête, me mordis les lèvres et ne répondis pas. Je ne pouvais pas lui reprocher sa réaction. Au bout d'un moment, je lui montrai de nouveau le creux dans la montagne.

— Ce n'est pas si loin que ça. Quand nous aurons passé le Col de Dammerung, la marche sera facile pour arriver à la ville des Hommes des Arbres. Et après, tout est civilisé.

— Enfin, vous appelez ça civilisé, dit Kendricks, en me tournant le dos.

— Allons, finissons de nous sécher.

Et à cet instant précis, ils attaquèrent.

KENDRICKS cria, et ce fut le seul avertissement que j'aie reçu avant de me retrouver en train de combattre quelque chose qui m'attaquait dans le dos. Je pivotai sur moi-même et entrepris de me débarrasser de la créature. Ce ne fut pas très facile. Tout en me débattant, je vis que la clairière grouillait de petits corps blancs et fourrés. Mettant mes mains en porte-voix, je hurlai, dans le seul dialecte des Hommes des Arbres que je connaissais :

— Arrêtez ! Nous venons en paix !

L'un des assaillants répondit par un hurlement inintelligible et plongea sur moi – une tribu différente ! Je vis un visage blanc-fourré, un menton fuyant et convulsé de rage, un petit couteau manipulé avec une inquiétante dextérité – une femelle ! Je sortis mon propre couteau pour parer l'attaque. Tranchante comme un rasoir, une lame m'ouvrit les phalanges ; ma main se détendit, mon couteau tomba ; la Femme des Arbres le ramassa et sauta sagement dans un arbre avec son butin.

Étreignant mes doigts blessés de ma main valide, je regardai autour de moi et vis Régis Hastur affronter deux créatures au bord d'une corniche. Une idée folle fulgura dans ma tête : s'il mourait, tout Ténébreuse se lèverait en armes pour exterminer les Hommes des Arbres, et ce serait ma faute. Alors Régis se libéra une main et fit un mouvement bizarre avec ses doigts.

On aurait dit une immense étincelle d'un pied de long, ou une boule de feu. Elle explosa au visage d'une des créatures qui hurla de terreur en se frottant les yeux, et, glapissant de désespoir, courut s'abriter dans les arbres. Un long gémissement monta de la horde et tous battirent en retraite

dans l'ombre. Rafe lâcha un affreux juron, et un éclair bleu fulgura vers les fuyards. Un humanoïde tomba sans un cri dans l'abîme.

Je courus à Rafe, cherchant à lui arracher l'arme qu'il avait dissimulée dans sa chemise.

— Imbécile ! m'écriai-je. Vous auriez pu tout faire rater...

— Sans ça, ils l'auraient tué, rétorqua-t-il avec colère.

À l'évidence, il n'avait pas vu avec quelle efficacité Régis se défendait. Montrant la bande de fuyards, Rafe ricana :

— Pourquoi ne pas accompagner vos amis ?

D'une étreinte que je pensais avoir oubliée, je lui saisis la main et serrai. Ses doigts s'ouvrirent, j'arrachai son arme et la jetai dans l'abîme.

— Un mot, et vous allez la rejoindre, l'avertis-je. Qui est blessé ?

Garin clignait des yeux, à moitié assommé ; Régis avait le front ouvert et saignait ; Hjalmar était blessé à la cuisse. J'avais les phalanges ouvertes jusqu'à l'os, et ma main commençait à s'engourdir. Un moment passa avant qu'on remarque Kyla, accroupie dans un coin, muette de souffrance. Elle chancela et pâlit quand on la toucha ; on l'allongea où elle était, on lui ôta sa chemise et Kendricks se pencha pour examiner sa blessure.

— Une coupure nette, dit-il, mais je n'entendis pas.

Quelque chose s'était retourné en moi, comme si une main m'avait remué le cerveau, et...

Jay Allison regarda autour de lui, le souffle coupé, en proie au vertige. Il n'était pas dans le bureau de Forth, mais debout au bord d'une falaise. Il ferma brièvement les yeux, se demandant s'il ne vivait pas un de ses pires cauchemars, et les rouvrit sur un visage familier.

Buck Hendricks, livide, dit d'une voix rauque :

— Jay ! Docteur Allison – pour l'amour du ciel...

Un médecin aguerri finit par avoir des réactions proches des réflexes ; Jay Allison recouvra partiellement la raison en voyant un corps allongé devant lui, à demi nu et saignant abondamment. Il fit signe de s'écarter aux inconnus rassemblés autour de lui, et dit dans son mauvais ténébran :

— Écartez-vous, c'est mon affaire.

Il chercha un juron, mais il n'avait pas assez de vocabulaire. Finalement, il revint au terrien, et dit à Buck :

— Buck, éloignez ces gens, pour que le patient puisse respirer. Où est ma trousse chirurgicale ?

Il se pencha, tâta brièvement le corps, et réalisa soudain que le blessé était une femme. Et jeune.

La blessure n'était qu'une estafilade superficielle ; l'arme qui l'avait faite s'était heurtée au sternum et n'avait pas perforé le poumon. Il aurait fallu suturer, mais Kendricks ne lui tendit qu'une trousse de secours rudimentaire ; alors il appliqua dessus un plastique collant qui arrêterait le sang et il s'en tint là. Le temps qu'il Finisse, l'étrangère remua et dit d'une voix hésitante :

— Jason... ?

— Dr. Allison, rectifia-t-il sèchement, légèrement surpris qu'elle connaisse son nom. Mais le premier choc avait été si vif que celui-là en fut quelque peu émoussé.

Kendricks dit vivement quelque chose à la fille, dans une langue ténébrane que Jay ne savait pas, puis tira Jay à l'écart, hors de portée des oreilles indiscrètes. Il dit d'un ton bouleversé :

— Jay, je ne savais pas – je n'aurais jamais cru – vous êtes le *docteur Allison* ? Grand dieu – Jason !

Puis il passa rapidement à l'action.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ah, non, Jay, n'allez pas vous évanouir !

Jay avait bien conscience de ne pas s'en être tiré avec les honneurs de la guerre, mais quiconque voudrait le blâmer ferait bien de se mettre à sa place, pensa-t-il avec rancœur : s'endormir dans un bureau confortable et se réveiller... au bord d'une falaise au beau milieu de nulle part. Sa main lui faisait mal ; il vit qu'elle saignait et fléchit les doigts pour déterminer si les tendons étaient atteints. Il dit d'une voix rauque :

— Comment est-ce arrivé ?

— Parlez plus bas, monsieur – ou parlez ténébran !

Jay battit des paupières. Kendricks était le seul élément familier dans un univers totalement inconnu. Kendricks dit, d'une voix altérée par l'émotion :

— Dieu m'est témoin, Jay, que je ne soupçonnais même pas... et je vous connais depuis combien ? Huit, neuf ans ?

— Cet imbécile de Forth, dit Jay, lâchant quelques jurons incolores de sédentaire.

Quelqu'un cria d'un ton impératif :

— Jason !

Et Kendricks dit d'un ton mal assuré :

— Jay, s'ils vous voient – vous n'êtes plus le même homme !

— Manifestement non, dit Jay, examinant la tente dont un montant n'était pas encore fixé. Il y a quelqu'un là-dedans ?

— Pas encore, dit Kendricks, le poussant presque à l'intérieur. Je leur dirai... je leur dirai n'importe quoi.

Il sortit un réflecteur de sa poche, le posa par terre, fixa Allison dans la lueur tremblotante et brusquement... poussa un juron.

— Vous... Vous serez bien ici ?

Jay acquiesça de la tête, incapable de répondre. Il faisait un effort terrible pour dominer sa panique ; s'il perdait le contrôle de ses nerfs, il allait se mettre à délirer comme un fou. Quelque temps passa ; il entendait des bruits étranges à l'extérieur, puis quelqu'un toussa poliment pour s'annoncer, et un homme entra dans la tente.

C'était à l'évidence un aristocrate ténébran, et il avait l'air vaguement familier, quoique Jay ne se rappelât pas l'avoir jamais vu. Grand et mince, il avait cette beauté masculine parfaite, exquise, presque divine, que l'on rencontre parfois chez les Ténébrans, et il s'adressa à Jay familièrement, mais avec une courtoisie surprenante :

— On me dit qu'il ne faut pas vous déranger pour le moment, que votre blessure est pire que nous ne l'avions cru. Des mains de chirurgien sont délicates et précieuses, docteur Allison, et j'espère que les vôtres ne sont pas gravement atteintes. Puis-je voir votre blessure ?

Jay Allison retira sa main machinalement, puis, conscient de l'incorrection de son geste, laissa l'étranger lui prendre le poignet et examiner ses doigts.

— Cela ne paraît pas grave, dit l'homme. J'aurais cru que c'était plus sérieux.

Levant les yeux, il poursuivit d'un ton grave :

— Vous ne vous rappelez même pas mon nom, n'est-ce pas, docteur Allison ?

— Vous savez qui je suis ?

— Le Dr. Forth ne me l'a pas dit. Mais nous sommes télépathes, nous autres Hastur. Jason... pardonnez-moi : Docteur Allison, j'ai su depuis le premier jour que vous étiez possédé d'un dieu ou d'un démon.

— Sottes superstitions ! dit sèchement Jay. Typiques d'un Ténébran !

— Façon de parler, sans plus, dit le jeune Hastur, indifférent à l'agression. Je suppose que je pourrais apprendre votre terminologie, si l'effort en valait la peine. J'ai subi un entraînement psy, et quand une moitié de l'âme d'un homme expulse l'autre, je le sens tout de suite. Peut-être puis-je vous rétablir dans votre personnalité...

— Si vous croyez que je vais laisser un psy ténébran me manipuler l'esprit... commença Jay avec humeur, puis il s'arrêta.

Sous le regard grave de Régis, il ressentit un accès d'humilité étrange. Cette équipe avait besoin de son chef, et Jay Allison n'était manifestement pas celui qu'il leur fallait. Il se couvrit les yeux de la main.

Régis se pencha et lui posa une main sur l'épaule avec compassion, mais Jay se dégagea, et, quand il parvint à parler, ce fut d'une voix froide, amère, coupante.

— D'accord. La mission avant tout. Je ne peux pas l'exécuter. Apparemment, Jason le veut. Vous êtes un parapsychique. Si vous pouvez me transformer... Allez-y.

Je fixai Régis, me passant la main sur le front.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

Puis, avec une appréhension croissante, j'ajoutai :

— Où est Kyla ? Elle est blessée...

— Kyla est hors de danger, dit Régis, mais je me levai vivement pour aller m'en assurer.

Kyla était dehors, confortablement enroulée dans des couvertures. Appuyée sur un coude, elle buvait une boisson chaude, et l'on pouvait sentir alentour une bonne odeur de nourriture en train de cuire. Je regardai Régis et demandai :

— Je ne suis pas tombé dans les pommes pour cette égratignure, non ?

Je regardai ma main blessée avec une insouciance parfaitement jouée.

— Attendez... dit Régis en me retenant. Ne sortez pas tout de suite. Vous rappelez-vous ce qui s'est passé, docteur Allison ?

Je réalisai graduellement ce qu'il venait de dire et lui jetai un regard horrifié : d'un seul coup, il avait confirmé mes pires craintes. Il dit simplement :

— Vous... vous vous êtes transformé. Sans doute le choc causé par la vue de...

Il s'interrompit au milieu de la phrase, et je dis :

— La dernière chose que je me rappelle, c'est d'avoir vu Kyla saigner quand nous lui avons ôté ses vêtements. Mais... bon Dieu, un peu de sang n'est pas pour me faire peur, et Jay Allison est chirurgien. Ce n'est pas ça qui a pu le rappeler !

— Je ne sais pas, dit Régis, qui semblait en savoir plus qu'il ne voulait bien l'avouer. Je ne crois pas que le Dr. Allison – qui ne vous ressemble guère, soit dit en passant – se soit beaucoup inquiété de Kyla. Et vous ?

— Bien sûr que je m'inquiétais pour elle ! Je veux m'assurer qu'elle va bien...

Je m'interrompis brusquement.

— Régis... ils ont tous vu ?

— Seulement Kendricks et moi, dit Régis. Et nous ne dirons rien.

— Merci, dis-je.

Il posa une main rassurante sur mon épaule. Bon Dieu, prince ou demi-dieu, il me plaisait, ce Régis.

Je sortis, on me remplit un bol à la marmite, et je m'assis entre Kyla et Kendricks pour manger. J'étais secoué, encore

sous le choc. Il était clair que nous ne pourrions pas camper là. Nous étions trop vulnérables en cas d'attaque. Si nous forçons la marche et réussissons à approcher ce soir du Col de Dammerung, nous pourrions le passer le lendemain de bonne heure, avant que le soleil ait réchauffé la neige et multiplié les risques d'avalanche. Une fois passé Dammerung, nous serions sur le territoire d'une tribu que je connaissais et dont je parlais la langue.

Je fis part de mes idées aux autres, et Kendricks regarda Kyla, dubitatif.

— Peut-elle grimper ?

— Peut-elle rester ici ? contrai-je.

Mais j'allai quand même m'asseoir près d'elle et je lui demandai :

— Comment vous sentez-vous ? Pensez-vous pouvoir repartir ?

— Évidemment que je peux grimper ! dit-elle d'un ton courroucé. Je ne suis pas une femmelette, mais une Amazone libre !

Elle rejeta la couverture dont quelqu'un lui avait enveloppé les jambes. Elle avait les traits un peu tirés, mais c'est d'une démarche ferme qu'elle s'approcha du feu pour demander de la soupe.

Le camp fut levé en quelques minutes. La horde des attaquants s'était emparée de tout ce qui était transportable, et il était inutile de démonter la tente ; les Hommes des Arbres s'en chargeraient. Si nous revenions avec une escorte, nous n'en aurions pas besoin, de toute façon. J'ordonnai d'abandonner tout ce qui n'était pas indispensable, et j'examinai tous les sacs : des rations pour la nuit que nous passerions près du col, les quelques couvertures qui nous restaient, des cordes, des lunettes noires. Tout le reste fut abandonné.

Maintenant, la marche était plus difficile. Le soleil déclinait ; le vent du soir était glacé. Nous étions à peu près tous handicapés par des blessures, généralement légères, mais gênantes pour grimper. Kyla était livide et raide, mais ne se ménageait pas ; à cette altitude, Kendricks souffrait du mal des

montagnes ; et moi, je les aidais de mon mieux, mais avec ma main blessée, j'avais fort à faire.

Une paroi verticale nous arrêta net. Il nous fallut l'escalader, collés au roc comme des mouches, cherchant des prises à tâtons. Je mis mon point d'honneur à prendre la tête de la colonne ; mais, une fois en haut de cette muraille de trente pieds, couronnée d'une corniche où reprenait une ombre de sentier, j'étais prêt à donner ma place. Quand nous fûmes tous rassemblés sur la corniche, je permutai avec Lerrys, qui se révélait plus performant que beaucoup de grimpeurs professionnels.

— Je croyais que vous nous aviez annoncé un *sentier* ! grommela-t-il.

Je voulus sourire, j'étirai les lèvres, et le résultat ne fut sans doute pas très ressemblant.

— Pour les Hommes des Arbres, c'est une super-autoroute. Et à part eux, personne ne passe jamais par là.

Maintenant, nous avançons péniblement dans la neige ; une fois ou deux, il fallut patauger dans des congères ; une autre fois, un blizzard soudain nous cacha la voie pendant vingt minutes et nous nous sommes arrêtés net, blottis les uns contre les autres sur la corniche pour nous protéger de la neige et de la glace fondue.

Tard le soir, nous avons bivouaqué largement au-dessus de la limite des arbres, dans une crevasse dont le vent avait chassé la neige, et où ne subsistaient que des broussailles capables de résister à toutes les tornades. Nous en avons arraché et entassé pour former un abri précaire qui nous permit d'étaler nos couvertures ; mais nous pensions tous avec regret au confort du camp qu'il avait fallu abandonner.

J'ai souvent repensé à cette nuit-là comme à une des pires de ma vie. À part un léger bourdonnement dans les oreilles, l'altitude ne me gênait pas, mais les autres n'avaient pas ma chance. La plupart des hommes avaient des migraines effroyables, la blessure de Kyla la faisait beaucoup souffrir, et Kendricks était atteint du mal des montagnes sous sa forme la plus grave : crampes et vomissements. Je les plaignais beaucoup, mais je ne pouvais rien faire ; il n'y a que deux

remèdes contre le mal des montagnes, l'oxygène et la descente jusqu'à une altitude plus basse, et nous n'avions ni l'un ni l'autre à notre portée.

Derrière notre coupe-vent de broussailles, nous étions blottis les uns contre les autres, partageant nos couvertures et notre chaleur corporelle. Avant de m'allonger près de Kendricks, j'embrassai du regard notre petit camp, et je vis Kyla allongée toute seule à l'écart. J'ouvris la bouche, mais Kendricks me devança.

— Venez donc avec nous, petite.

Il ajouta, avec juste ce qu'il fallait de gentillesse et d'impassibilité :

— N'ayez aucune inquiétude ; on sera sages comme des images.

Kyla m'adressa un sourire imperceptible, et je réalisai qu'elle cherchait ma complicité pour faire une plaisanterie typiquement ténébrane dont ce grand costaud, parfaitement ignorant des coutumes de la planète, allait faire les frais. Mais c'est d'une voix calme qu'elle répondit :

— Je ne suis pas inquiète.

Sur quoi, elle desserra un peu son lourd manteau et s'allongea entre nous deux.

Nous étions raides et transis malgré nos couvertures autochauffantes, et nous nous serrions frileusement les uns contre les autres. Kyla avait posé sa tête sur mon épaule, et je la sentais se presser contre moi, à la recherche d'un peu de chaleur ; je m'émus à ce contact, et je lui en fus bizarrement reconnaissant. Une femme ordinaire aurait protesté, ne serait-ce que pour la forme, d'avoir à partager ses couvertures avec deux étrangers. Je compris pourtant que si Kyla avait refusé de s'allonger près de nous, elle aurait *beaucoup plus* attiré l'attention sur son sexe qu'en agissant avec naturel comme si elle était un homme.

Elle grelottait convulsivement, et je murmurai :

— Vous avez mal ? Vous avez froid ?

— Un peu. Ça fait longtemps que je ne suis pas montée à ces altitudes, moi aussi. Mais surtout... je n'arrive pas à m'ôter ces femmes de la tête.

Kendricks toussota et remua lourdement.

— Je ne comprends pas... ces créatures qui nous ont attaqués... c'étaient toutes des femmes ?

Je lui expliquai brièvement :

— Chez le Peuple du Ciel, comme partout, il naît davantage de femelles que de mâles. Mais la société des Hommes des Arbres est si équilibrée qu'ils n'ont pas de place dans les Nids pour des femelles surnuméraires. Alors, quand une fille atteint sa maturité sexuelle, les autres femmes la chassent de la cité à coups de pieds et de poings, et elle erre dans la forêt jusqu'à ce qu'un mâle la choisisse, en fasse sa compagne et la ramène dans la tribu. Dans ce cas, elle ne peut plus jamais être chassée, quoiqu'on puisse en faire la servante des autres épouses si elle se révèle stérile.

Kendricks émit un petit grognement de dégoût.

— Vous trouvez cela cruel, s'emporta Kyla, mais dans la forêt, elles peuvent survivre et trouver à se nourrir ; elles ne meurent pas de faim ou de maladie. Beaucoup d'entre elles préfèrent la vie dans la forêt à celle des Nids, et elles chassent tous leurs soupirants éventuels. Nous qui nous discernons le nom d'humains réservons souvent un sort moins enviable à nos femmes surnuméraires.

Elle se tut et soupira, comme si elle avait mal. Kendricks, en guise de réponse, émit un grondement réservé. Par un violent effort de volonté, je m'abstins de prendre Kyla dans mes bras, me rappelant qui elle était. Je dis :

— Nous ferions bien de nous taire. Les autres veulent dormir, même si nous veillons.

Au bout d'un moment, j'entendis les ronflements de Kendricks et la respiration calme et régulière de Kyla. À moitié endormi moi-même, je me demandai comment Jay aurait vécu cette situation – lui qui haïssait Ténébreuse et évitait tout contact physique avec un autre être humain, se retrouver couché en compagnie d'une Amazone libre et d'une demi-douzaine d'aventuriers ! J'écartai cette pensée, craignant de souffler sur le feu et de faire resurgir mon alter ego à la surface.

Mais il fallait que je trouve quelque chose, n'importe quoi, pour calmer la tempête que soulevait en moi la tête de cette

femme qui reposait sur mon épaule, son haleine tiède qui s'insinuait dans mon cou. Au prix d'un violent effort de volonté, je me retins de poser la main sur ses seins, tièdes et fermes sous son mince sweater. Je me demandai pourquoi Forth m'avait trouvé indiscipliné. Je ne pouvais pas risquer mon autorité en faisant des avances à notre guide – qu'elle fût femme, Amazone ou n'importe quoi d'autre.

Elle devenait le pivot de toutes mes pensées. Elle n'appartenait pas au Q.G. terrien, elle n'appartenait pas au monde de Jay Allison. Elle appartenait uniquement à Jason, à *mon* univers. Entre la veille et le sommeil, je me perdis dans un rêve où, flottant légèrement sur les Routes des Arbres, je poursuivais la forme lointaine d'une fille chassée du Nid ce jour-là. Quelque part au milieu des feuillages, je la retrouverais et nous rentrerions ensemble à la cité ; elle aurait la tête ceinte de cette guirlande de feuilles rouges qui désignait les élues, et les mêmes femmes qui l'avaient chassée à coups de pierres l'entoureraient et l'accueilleraient à son retour. La fugitive me regarda par-dessus son épaule avec les yeux de Kyla ; puis sa silhouette se brouilla, et le Dr. Forth se dressa entre nous sur la Route des Arbres, le caducée de sa blouse étiré en une longue perche rouge. Kendricks, dans son uniforme de la Force Spatiale, nous menaçait d'un désintégrateur, et Régis Hastur, en uniforme de l'Astroport, disait « Jay Allison, Jay Allison », juste comme la Route des Arbres s'ouvrait sous nos pieds et le sol se dérobaît, et nous tombions comme une cascade, nous tombions, plus bas, toujours plus bas...

— Réveillez-vous ! murmura Kyla, m'enfonçant un coude dans le flanc.

J'ouvris les yeux sur les ténèbres de notre campement de fortune, encore haletant de mon cauchemar.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous gémissiez. Le mal des montagnes ?

Je grognai, puis, réalisant que je lui entourais les épaules de mon bras, je le retirai vivement. Au bout d'un moment, je replongeai dans un sommeil agité.

Avant l'aube, nous sommes sortis de notre bivouac, las, ankylosés, les muscles raides, pas reposés du tout, mais prêts à continuer. La neige était encore dure et le sentier ne présentait pas de difficultés majeures. Après tous les problèmes rencontrés sur les basses pentes, je crois que les amateurs n'avaient plus le moindre goût pour les escalades aventureuses ; nous étions tous contents que le passage du Col de Dammerung fût un événement banal et sans histoire.

Le soleil se leva pour saluer notre arrivée au col ; nous nous sommes accordé une courte halte pour admirer les immenses pics surplombant l'étroit défilé, et tout prêts, semblait-il, à nous engloutir.

Hjalmar regarda les sommets avec nostalgie :

— Je regrette qu'on ne puisse pas y grimper, dit-il.

Régis lui sourit avec amitié.

— Un jour – vous avez la parole d'un Hastur, – vous participerez à l'expédition.

Les yeux du géant étincelèrent. Régis se tourna vers moi et dit avec chaleur :

— Qu'en pensez-vous, Jason ? Tenterons-nous l'escalade tous ensemble, l'année prochaine ?

J'allais lui faire un grand sourire quand un démon rageur s'empara de moi. Quand cette aventure serait terminée, je ne serais plus là, je n'existerais plus. J'étais un remplaçant, un intérimaire, un substitut, un morceau de Jay Allison appelé par les circonstances à jouer les vedettes, et quand tout serait terminé, Forth me ferait réintégrer ce qui sans doute à ses yeux était ma juste place : un petit coin dans l'esprit de Jay, loin de la conscience, loin de toute forme, en plein néant. Je ne ferais plus jamais d'escalade, mis à part l'instant présent, où nous luttons contre le temps et la nécessité. Je serrai les dents et dis :

— Nous en parlerons au retour – si nous revenons jamais. Maintenant, en route. Une altitude plus basse conviendrait mieux à beaucoup d'entre nous.

Le sentier partant du Col de Dammerung vers la chaîne intérieure était dégagé et bien marqué, et nous l'avons descendu facilement, à la file indienne. En laissant derrière nous les neiges éternelles, nous sommes descendus au-dessous du

brouillard, et bientôt, tout en bas, nous avons aperçu comme un immense tapis vert parsemé de couleurs scintillantes. Je le leur montrai du doigt.

— Voici les sommets de la Forêt du Nord ; et les couleurs que vous voyez... elles sont dans les rues de la Cité des Hommes des Arbres.

Une heure après, nous étions à l'orée de la forêt. Maintenant, nous avançons rapidement, oubliant notre fatigue, impatients d'atteindre la cité avant la tombée de la nuit. Tout était silencieux autour de nous, d'un silence presque menaçant. Au-dessus de nos têtes, dans les feuillages touffus qui parfois éclipsaient complètement le soleil, je savais que s'entrecroisaient les Routes des Arbres, et de temps en temps, je percevais un froissement de feuilles, une bribe de son, une voix, quelques notes de musique.

— Il fait tellement sombre ici, grommela Rafe, que tous les êtres vivants doivent vivre dans les arbres, sous peine de devenir totalement aveugles !

— Est-ce qu'on nous suit ? me murmura Kendricks. Vont-ils nous attaquer ?

— Je ne crois pas. Ce que vous entendez, ce sont les habitants de la cité qui vaquent à leurs affaires habituelles.

— Drôles d'affaires apparemment, dit Régis d'un ton bizarre, et, comme nous continuions à avancer sur la mousse et les aiguilles de pin tapissant le sol de la forêt, je lui parlai un peu de la vie des Hommes des Arbres.

Je n'avais plus peur. Maintenant, en cas de rencontre, je connaissais la langue et je savais les mots qu'il faudrait dire. Je pouvais me faire reconnaître, dire ce qui m'amenait, donner le nom de mes parents adoptifs. À l'évidence, je communiquai aux autres une partie de ma confiance.

Le terrain me devenait de plus en plus familier, et soudain, je m'arrêtai et me frappai le front.

— Je savais que nous avions oublié quelque chose, dis-je. Il y a trop longtemps que j'ai quitté la tribu, voilà tout. C'est Kyla.

— Qu'est-ce qu'elle a, Kyla ?

La jeune fille donna l'explication elle-même, impassible.

— Je suis une femelle sans propriétaire. Les Nids sont interdits à ces femmes.

— Alors, c'est facile, dit Lerrys. Elle doit appartenir à l'un d'entre nous.

Il n'ajouta pas un mot. Personne ne pensait qu'il se proposerait. Les aristocrates ténébrans n'emmènent pas leurs épouses dans ce genre d'expédition, et au demeurant leurs femmes ne ressemblent pas à Kyla.

Les trois frères se proposèrent comme volontaires, et Rafe fit une suggestion obscène. Kyla fronçait les sourcils, la bouche pincée d'embarras ou de rage.

— Si vous croyez que j'ai besoin de votre protection... dit-elle.

— Kyla est sous ma protection, dis-je sèchement. Elle sera présentée comme ma femme et traitée comme telle.

La bouche de Rafe se tordit en un rictus déplaisant.

— Je vois que le chef se garde les bons morceaux pour lui tout seul !

Sans que j'en aie conscience, mon visage dut prendre une expression que je ne pourrai jamais imaginer, car Rafe recula lentement. Je me forçai à parler calmement :

— Kyla est guide, et indispensable. Si quelque chose m'arrivait, elle est la seule à pouvoir vous ramener chez vous. Sa sécurité est donc mon affaire personnelle. Compris ?

À mesure que nous avançons sur le sentier, la vague lumière verte disparut.

— Nous sommes juste sous la Cité des Arbres, murmurai-je en montrant le plafond vert au-dessus de nos têtes.

Tout autour de nous se dressaient les Cent Arbres, monumentales colonnes qui, dans un passé lointain, avaient été débarrassées de leurs branches, si grosses que quatre hommes en joignant leurs mains n'auraient pu faire le tour d'un seul tronc. Ils montaient verticalement jusqu'à trois cents pieds de haut avant de déployer enfin tout un réseau de branches entrelacées qui avaient eu la liberté de pousser, mais non pas celle, manifestement, de suivre leur direction naturelle. Au-dessus, le regard s'abîmait dans les ténèbres.

Pourtant, la forêt n'était pas obscure ; les phosphorescences de la mousse qui poussait sur les troncs éclairaient de bizarres

formes ornementales, fruit d'une taille peut-être millénaire. Dans des cages de fibres transparentes bourdonnaient doucement des insectes luisants grands comme la main.

Sous nos yeux, un Homme des Arbres, nu, mais coiffé d'un chapeau et ceint d'un pagne étroit, descendit d'un tronc. Il passa de cage en cage, donnant à manger aux verts luisants des fragments de mousse phosphorescente qu'il prenait dans un panier suspendu à son bras.

Je l'appelai dans sa langue ; il laissa échapper son panier en poussant un cri, prêt à fuir ou à donner l'alarme.

— J'appartiens au Nid, lui criai-je, lui donnant le nom de mes parents adoptifs.

Il s'avança vers moi et, de ses longs doigts tièdes, me saisit les poignets en une salutation rituelle.

— Jason ? Oui, je les ai entendus parler de toi, dit-il en son doux pépiement. Tu es ici chez toi. Mais les autres... ?

Il montra nerveusement les visages étrangers.

— Ce sont mes amis, l'assurai-je, et nous venons supplier l'Ancien de nous accorder une audience. Pour ce soir, j'aimerais dormir chez mes parents, s'ils m'acceptent.

Il leva la tête, appela d'une voix étouffée. Un mince enfant dégringola du tronc et se saisit du panier. L'Homme des Arbres dit :

— Je suis Carrho. Il vaudrait peut-être mieux que je t'accompagne avec tes amis chez tes parents adoptifs pour qu'on ne vous attaque pas.

Je respirai. Je ne reconnaissais pas Carrho, mais il m'était agréablement familier. Il nous précéda jusqu'au sombre escalier creusé à l'intérieur d'un tronc ; nous avons émergé sur la grand-place, ombragée par les branches supérieures, dans une délicate pénombre verte. Je me sentais à la fois las et victorieux.

Kendricks posa les pieds avec précaution sur le sol de la place, qui se balançait à chaque pas, et se mit à jurer en une langue que, par bonheur, seuls Rafe et moi comprenions. Des Hommes des Arbres, poussés par la curiosité, accoururent en foule et pépièrent leur surprise et leur bienvenue.

Rafe et Kendricks manifestèrent un mépris franc et massif quand j'embrassai affectueusement mes parents adoptifs. Ils

étaient devenus vieux, en bien peu d'années ; leur fourrure grisonnait, leurs doigts préhensiles étaient déformés par une affection probablement rhumatismale, leurs yeux rougeâtres étaient troubles et larmoyants. Ils m'accueillirent avec joie, et proposèrent aux membres de mon expédition de loger dans une maison abandonnée toute proche. Ils insistèrent pour que je revienne sous leur toit, et Kyla, bien entendu, fut obligée de revenir avec moi.

— On ne pourrait pas plutôt camper sur le sol ? demanda Kendrick, lorgnant avec répugnance l'abri qui oscillait sous nos pas, et sous les mouvements aussi de tous les habitants de cette cité branlante.

— Cela offenserait nos hôtes, dis-je avec fermeté.

Moi je le trouvais très bien, ce logis. Couverte d'un toit d'écorce tressée, tapissée de mousses poussant à même le sol, la maison était abandonnée et sentait un peu le renfermé, mais elle était parfaitement étanche et me parut confortable.

La première chose à faire était d'envoyer un messenger à l'Ancien, pour lui demander la faveur d'une audience. Ce fut exécuté par l'un de mes frères adoptifs, et nous nous assîmes pour manger un repas composé de bourgeons, de miel, d'œufs d'oiseaux et d'insectes. Retrouvant le goût des nourritures familières de mon enfance, je me délectai, mais je notai que les autres avaient peu d'appétit, sauf Kyla, et aussi Régis Hastur, manifestement poussé par la curiosité.

Ayant satisfait aux exigences de l'hospitalité, mes parents adoptifs me demandèrent les noms de mes amis, et je les présentai un par un. Quand je nommai Régis Hastur, ils se turent un moment, stupéfaits, puis s'exclamèrent que leur maison était indigne d'abriter le fils d'un Hastur, et insistèrent pour qu'il soit convenablement installé dans le Nid Royal de l'Ancien.

Il était difficile de refuser sans grossièreté, et quand le messenger revint, Régis se prépara à le suivre. Mais il me prit d'abord à part.

— Ça ne me plaît guère d'être séparé des autres...

— Vous serez en sécurité.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète, docteur Allison.

— Appelez-moi Jason, rectifiai-je avec colère.

— C'est bien ça qui me tourmente, dit Régis, pinçant légèrement les lèvres. Il vous faudra être le Dr. Allison, demain, quand vous parlerez à l'Ancien de ce qui nous amène. Mais vous devrez être aussi le Jason qu'il connaît.

— Et alors ?

— Je préférerais rester ici. Je préférerais que vous restiez avec les hommes qui ne connaissent en vous que Jason – plutôt que de vous laisser seul – ou seulement avec Kyla.

Son expression avait quelque chose de bizarre, et je me demandai ce qu'il avait. Un Hastur jaloux de Kyla ? Était-ce possible ? Il ne m'était jamais venu à l'idée qu'il pût être attiré par Kyla. J'essayai de prendre la chose à la légère.

— Kyla me distraira.

Régis dit avec simplicité :

— Pourtant, c'est elle qui a ramené le Dr. Allison à la surface l'autre jour.

Puis, à ma grande surprise, il éclata de rire.

— Ou alors, peut-être que vous avez raison. Peut-être que s'il se montre, elle le fera... fuir épouvanté.

6

LES dernières braises du feu projetaient d'étranges reflets colorés sur le visage, les épaules et les courtes boucles noires de Kyla. Maintenant que nous étions seuls, j'éprouvais un malaise grandissant.

— Vous n'arrivez pas à dormir, Jason ?

Je secouai la tête.

— Il vaudrait pourtant mieux profiter de l'occasion.

Je pressentais que, cette nuit entre toutes, il ne fallait surtout pas fermer les yeux, sous peine de me laisser absorber par ce Jay Allison que je haïssais de toutes mes forces. Un instant, je vis la pièce par ses yeux ; pour lui, elle n'était pas propre et confortable, mais – habitué qu'il était aux carreaux blancs et stériles des chambres et couloirs d'hôpital – sale et insalubre comme une tanière de fauve.

Kyla dit d'un air sombre :

— Vous êtes étrange, Jason. Quel genre d'homme êtes-vous – dans le monde de Terra ?

J'eus un éclat de rire sans joie. Soudain, je me sentis obligé de lui dire la vérité. Pas la vérité tout entière, mais le point crucial... et cruel.

— Kyla, l'homme que vous connaissez n'existe pas. J'ai été créé spécialement pour cette mission. Ma vie prendra fin en même temps qu'elle. Il ne restera rien de Jason, ou si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler. Quelques traits de caractère, qui se seront exprimés quelque temps et seront retournés à l'état latent. Des éléments d'une personnalité, mais personne pour les assumer, les rassembler ou les défendre. Un moi captif au fond d'une cervelle étrangère. Le néant, quoi.

Elle sursauta et ses yeux se dilatèrent.

— J'ai entendu des histoires... sur les Terriens et leurs sciences... on dit qu'ils font des hommes qui ne sont pas réels, des hommes de métal... sans chair ni os...

Devant tant d'horreur naïve, je lui tendis vivement ma main bandée, pris sa main dans la mienne et lui fis palper ma blessure.

— C'est du métal, ça ? Non, non, Kyla. Mais l'homme que vous connaissez sous le nom de Jason... je ne serai plus lui. Je serai un autre... même physiquement...

Comment lui expliquer le fonctionnement de cette double personnalité que je ne comprenais pas moi-même ?

Elle garda ma main dans la sienne et dit :

— Une fois, j'ai vu un autre homme qui me regardait par vos yeux. Un fantôme.

Je secouai farouchement la tête.

— Pour les Terriens, c'est moi le fantôme.

— Pauvre fantôme, murmura-t-elle.

Sa pitié me fit mal ; je n'en voulais pas.

— Je ne pourrai pas regretter ce que j'aurai oublié. Sans doute que je ne me souviendrai même pas de vous.

Mais je mentais. J'oublierais tout le reste, sans regret parce que sans mémoire, mais je savais que je ne pourrais pas supporter de perdre Kyla. que mon fantôme ne connaîtrait jamais le repos. Je la regardai, assise en tailleur à la lueur du feu – ou plutôt des braises vacillantes qui finissaient de se consumer. Bientôt ces braises seraient des cendres et je serais cendre moi-même. Elle avait ôté son gros vêtement de dessus asexué, et elle était étrangement séduisante dans un fourreau collant, simple comme une chemise d'enfant. On voyait dessous un petit morceau de son pansement, et une partie de mon esprit remarqua machinalement qu'avec une blessure incorrectement suturée, elle conserverait une cicatrice visible. *Visible à qui ?*

Elle me tendit une main suppliante.

— Jason ! Jason... ?

Ma maîtrise m'abandonna. J'eus l'impression de chanceler sur le seuil d'une vaste pièce vide où les échos se répercutaient sans fin, et qui était l'esprit de Jay Allison ; le toit allait

s'effondrer sur moi. L'image de Kyla papillota devant mes yeux, d'abord infiniment douce et séduisante, puis – comme vue par le petit bout de la lorgnette – lointaine et précise, et aussi étrange et répugnante qu'un insecte examiné au microscope.

Ses mains se refermèrent sur mes épaules. Je tâtonnai pour la repousser.

— Jason, implora-t-elle, ne... ne m'abandonnez pas comme ça ! Parlez-moi, expliquez-moi !

Mais ses paroles résonnaient dans le vide... je savais que des choses importantes dépendaient de l'audience du lendemain. Seul Jason pouvait mener à bien ces négociations, au nom desquelles les Terriens lui avaient infligé la damnation, l'enfer et la torture... ah oui... la fièvre des Hommes des Arbres...

Jay Allison repoussa les mains de la fille, fronçant farouchement les sourcils, essayant de rassembler ses idées et de se concentrer sur ce qu'il devrait dire et faire pour convaincre les Hommes des Arbres de faire leur devoir envers le reste de la planète. Comme si ces gens-là – n'étant même pas humains – pouvaient avoir le sens du devoir !

Avec une émotion qui ne lui était pas habituelle, il regretta de ne pas être avec les autres. Kendricks. Jay comprenait maintenant pourquoi Forth avait mis le solide guerrier dans son équipe. Et l'aristocrate arrogant et élégant – où était-il ? Jay considéra la fille, perplexe ; il ne fallait pas qu'elle remarque qu'il ne savait plus trop bien où il en était, et qu'il n'avait pratiquement aucun souvenir des extravagances de Jason.

Il allait demander : « Où est le jeune Hastur ? » quand il réalisa machinalement qu'un hôte si important devait être l'invité personnel de l'Ancien. Puis un flot de désespoir déferla sur lui ; il ne parlait même pas la langue des Hommes des Arbres, il l'avait complètement oubliée.

— Vous...

Il chercha désespérément le nom de la fille.

— ... Kyla, vous ne parlez pas la langue des Hommes des Arbres, non ?

— Quelques mots, pas plus. Pourquoi ?

Elle s'était reculée dans un coin de la petite pièce – assez près de lui tout de même – et il se demanda ce que son damné alter ego avait bien pu lui faire subir. Avec Jason, comment savoir ? Jay leva les yeux avec un sourire mélancolique.

— Asseyez-vous, mon petit. N'ayez pas peur.

— Je... j'essaye de comprendre...

La fille le toucha, cherchant manifestement à dominer la terreur qui la gagnait.

— ...ce n'est pas facile, quand vous devenez quelqu'un d'autre sous mes yeux...

Jay vit qu'elle tremblait.

Il dit avec lassitude :

— Je ne vais pas me transformer en chauve-souris et m'envoler. Je ne suis qu'un pauvre bougre de docteur qui se trouve piégé dans une situation impossible.

Aucune raison, pensait-il, d'invectiver cette pauvre fille pour soulager son désespoir. Dieu seul savait ce qu'elle avait dû supporter de la part de son double irresponsable – Forth avait reconnu que ce maudit « Jason » était un assemblage de tous les traits indésirables qu'il avait toute sa vie cherché à anéantir. Au prix d'un violent effort de volonté, il se retint de repousser les mains de Kyla toujours sur ses épaules.

— Jason, ne... ne partez pas comme ça ! *Réfléchissez !* Essayez de vous maîtriser !

Jay se prit la tête dans les mains, essayant de comprendre ce qu'elle disait. Dans la pénombre, elle ne remarquait sans doute pas les changements d'expressions les plus subtils. À l'évidence, elle croyait toujours parler à Jason. Elle n'avait pas l'air excessivement intelligente.

— Pensez à demain, Jason. Qu'allez-vous lui dire ? Pensez à vos parents...

Jay Allison se demanda ce qu'ils allaient croire en trouvant chez eux un étranger. Il se sentait étranger. Pourtant, il avait bien dû arriver dans cette maison, ce soir, il avait dû parler... il chercha désespérément dans son esprit quelques bribes de la langue des Hommes des Arbres. Il l'avait parlée dans son enfance. Il devait s'en souvenir assez pour parler à cette femme

qui, pour un fils étranger, avait été une tendre mère. Remuant les lèvres, il essaya d'articuler les mots oubliés...

Jay se reprit la tête dans les mains. La partie de lui-même qui se rappelait les Hommes des Arbres, c'était Jason. C'était ça qu'il fallait se rappeler – Jason n'était pas un étranger hostile, un intrus dans son propre corps ; Jason était une partie perdue de lui-même, et, pour le moment, une partie sacrément nécessaire. S'il existait seulement un moyen de retrouver les souvenirs et les talents de Jason, sans se perdre lui-même... Il dit à la fille :

— Laissez-moi réfléchir. Laissez-moi...

À sa grande surprise, il se mit à parler une langue étrangère.

— Laissez-moi tranquille, voulez-vous ?

Peut-être, pensa Jay, pourrais-je rester moi-même si je me rappelais le reste. Le Dr. Forth disait que Jason se rappellerait les Hommes des Arbres avec affection, non avec répugnance.

Jay fouilla sa mémoire, et n'y trouva que les frustrations familières : les années passées dans une civilisation non humaine, naufragé et abandonné. *Mon père m'a abandonné. Il a crashé son avion et je ne l'ai jamais revu, et je le hais de m'avoir abandonné...*

Mais son père ne l'avait pas abandonné. Il avait crashé son avion en essayant de les sauver tous les deux. Ce n'était la faute de personne...

Sauf celle de mon père. Pour essayer de survoler les Hellers, et d'entrer dans une contrée qui n'est pas celle des hommes...

Ce n'était pas son pays. Et pourtant les Hommes des Arbres, qu'il n'estimait guère plus que des bêtes vagabondes, avaient accueilli l'enfant perdu dans leur cité, dans leurs maisons, dans leurs cœurs. Ils l'avaient aimé. Et lui...

— Et je les aimais aussi, me surpris-je à dire à mi-voix.

Puis je réalisai que Kyla, accrochée à mon bras, me regardait d'un air suppliant. Je secouai la tête, à peu près groggy.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous m'avez fait peur, dit-elle d'une voix tremblante.

Et je sus soudain ce qui s'était passé. Une rage soudaine monta en moi contre Jay Allison. Il ne pouvait même pas me

laisser les bribes de vie personnelle que j'avais sincèrement gagnées, il fallait toujours qu'il s'évade furtivement de la prison qu'il occupait encore au fond de ma tête ! Comme il devait me haïr ! Mais pas la moitié autant que je le haïssais ! Et le comble, c'est qu'il venait de faire une peur mortelle à Kyla !

Elle était à genoux tout près de moi, et je réalisai qu'il y avait une façon d'épouvanter une fois pour toutes ce pisse-froid de Jay Allison, de l'acculer à la déroute complète et de lui faire réintégrer son enfer en hurlant. C'était un homme qui haïssait absolument tout, sauf le monde hivernal dont il avait fait son nid avare et sa vie désolée. Kyla levait vers moi un visage doux, tendre et suppliant, et soudain, je tendis les bras, je l'enlaçai et l'embrassai passionnément.

— Un fantôme ferait-il ça ? demandai-je. Et ça ?

Elle murmura :

— Oh non... non.

Elle leva les bras et les noua autour de mon cou. Comme je l'allongeais tendrement sur la mousse odorante qui tapissait la pièce, je sentis le fantôme de mon double s'éloigner, s'estomper, disparaître. Je n'avais plus peur. Je sentais le sang battre dans mes veines au rythme de mon désir. C'était l'été.

Régis Hastur ne s'était pas trompé. C'était bien la seule solution.

L'Ancien n'était pas ancien du tout ; le titre était purement cérémoniel. Il était jeune – guère plus âgé que moi – mais il avait une assurance et une dignité remarquables, et cette même qualité indéfinissable que j'avais reconnue chez Régis Hastur. Quelque chose, supposais-je, que l'Empire Terrien avait perdu en conquérant les étoiles une à une – ce sentiment de savoir où est sa propre place, cette dignité qui n'a pas besoin qu'on la reconnaisse car elle a toujours été reconnue. Depuis la nuit des temps.

Comme tous les Hommes des Arbres, il avait un visage dépourvu de menton, des oreilles sans lobes, et un corps couvert d'une épaisse fourrure qui n'avait pas grand-chose d'humain. Il parlait très bas – les Hommes des Arbres ont l'ouïe très fine – et

je dus prêter l'oreille pour l'entendre, et me rappeler de parler bas moi aussi.

Il me tendit la main, et, inclinant la tête, je murmurai :

— Je vous fais soumission, Ancien.

— Ne parlons pas de cela, dit-il en son doux pépiement. Assieds-toi, mon fils. Tu es le bienvenu, mais je crois que tu as abusé de la confiance que nous avons mise en toi. Nous avons renvoyé chez les tiens parce que nous pensions que tu y serais plus heureux. T'avons-nous jamais manifesté autre chose que de la bonté pour que tu reviennes, après tant d'années, avec des hommes armés ?

La réprobation que je lisais dans ses yeux rouges ne me parut pas de bon augure pour la suite. Je dis, penaud :

— Ancien, les hommes qui m'accompagnent ne sont pas armés. Une bande de celles-qui-ne-doivent-pas-entrer-dans-les-Nids nous a attaqués, et nous nous sommes défendus. Je me suis fait accompagner de nombreux hommes parce que je craignais de passer les cols tout seul.

— Mais cela explique-t-il pourquoi tu es revenu ?

Le ton gardait une dose raisonnable de reproche implicite.

Je dis enfin :

— Ancien, nous venons en qualité de suppliants. Mon peuple en appelle à ton peuple dans l'espoir que vous vous montrerez aussi...

J'allais dire *humains*, mais je me retins à temps et je rectifiai :

— ... aussi bons envers mon peuple tout entier que vous l'avez été envers moi seul.

Son visage demeura impassible.

— Que demandez-vous ?

Je lui expliquai. Mal. Trébuchant sur les mots, ignorant les termes techniques, et sachant que, de toute façon, ils n'avaient pas d'équivalent dans la langue des Hommes des Arbres. Il écouta attentivement, posant de temps à autre une question pertinente. À la proposition du Légat Terrien de reconnaître aux Hommes des Arbres un gouvernement séparé et indépendant, il fronça les sourcils et me rembarra immédiatement :

— Le Peuple du Ciel n'a aucune relation avec les Terriens et se soucie peu d'être reconnu ou non.

Je ne trouvais rien à répondre, et l'Ancien poursuivit :

— Chez nous, cette fièvre n'est qu'une bénigne maladie infantile, et nous regrettons qu'elle tue autant des vôtres. Mais, en toute honnêteté, vous ne pouvez pas nous en blâmer. Vous ne pouvez pas dire que nous disséminons la maladie ; nous ne sortons jamais de nos montagnes. Est-ce nous qu'il faut blâmer si les vents tournent ou s'il y a une conjonction de toutes les lunes dans le ciel ? Quand le temps de mourir est venu, on meurt.

Il étendit la main, me signifiant mon congé.

— Je donnerai à tes hommes un sauf-conduit jusqu'à la rivière, Jason. Ne reviens pas.

Régis Hastur se leva soudain.

— M'entendrez-vous, Père ? dit-il, utilisant le terme cérémoniel sans hésitation.

— Un fils d'Hastur ne doit jamais parler en suppliant au Peuple du Ciel, dit l'Ancien, désespéré.

— Entendez-moi quand même en suppliant, Père, dit Régis. Ce ne sont pas les étrangers de Terra qui demandent votre aide. Nous avons appris d'eux une chose, que vous ignorez encore. Je suis jeune, et ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous instruire, mais vous avez dit : « Est-ce nous qu'il faut blâmer s'il y a une conjonction de toutes les lunes dans le ciel ? » Non, bien sûr. Mais nous avons appris des Terriens à ne pas blâmer les lunes quand nous ignorons les voies des Dieux – c'est-à-dire les voies de la maladie, de la misère et du malheur.

— Ce sont là d'étranges paroles pour un Hastur, dit l'Ancien en se renfrognant.

— Ce sont là d'étranges temps pour un Hastur, dit Régis d'une voix fortement martelée.

L'Ancien fronça les sourcils, et Régis modéra le ton, mais poursuivit avec véhémence :

— Vous blâmez les lunes dans le ciel. J'affirme, moi, que les lunes ne sont pas à blâmer, ni les vents, ni les Dieux. Les Dieux envoient ces malheurs aux hommes pour mettre leur

intelligence à l'épreuve et découvrir s'ils ont la volonté de les dominer.

Le front de l'Ancien se plissa, et il dit avec un mépris cinglant :

— Est-ce ce genre de Hastur que les hommes appellent « roi » de nos jours ?

— Dieu, homme ou Hastur, la fierté de ma lignée ne m'empêchera pas de plaider la cause de mon peuple, rétorqua Régis, rougissant de colère. Dans toute l'histoire de Ténébreuse, jamais un Hastur n'a paru devant l'un d'entre vous en suppliant...

— ... pour les hommes d'un autre monde.

— ... pour *tous* les hommes de *notre* monde. Ancien, je pourrais passer ma vie dans le luxe et la mollesse, bien cloîtré derrière les grands remparts et la mort elle-même aurait beau battre la campagne, elle s'arrêterait à ma porte bien close et ne pourrait pas m'atteindre avant que je sois fatigué de la vie ! Mais j'ai préféré que des hommes nouveaux m'enseignent de nouvelles vies. Les Terriens ont beaucoup de choses à dire, même aux Hastur, même à moi, et ils peuvent trouver un remède contre la fièvre des Hommes des Arbres.

Il se tourna vers moi et je repris la parole :

— Je ne suis pas un étranger venu d'un autre monde, Ancien. J'ai vécu en fils dans vos maisons. J'ai peut-être été envoyé ici pour vous apprendre à lutter contre la destinée. Je n'arrive pas à croire que vous êtes indifférent à la mort.

Soudain, sans savoir ce que je faisais, je me retrouvai à ses genoux, et, levant la tête, je regardai dans les yeux le non-humain au visage calme, sévère, distant.

— Mon père, dis-je, vous avez dégagé un homme et un enfant mourants d'un avion en flammes. Même leurs frères de race auraient peut-être dépouillé leurs corps et les auraient laissés mourir. Vous avez sauvé l'enfant, vous l'avez nourri et traité comme un fils. Quand il atteignit l'âge où il aurait pu devenir malheureux parmi vous, une douzaine d'entre vous ont risqué leur vie pour le ramener chez les siens. Vous n'arriverez pas à me faire croire que vous êtes indifférent à la mort d'un million des miens, quand le sort d'un seul a suscité votre pitié !

Il y eut un silence. Puis l'Ancien répondit :

— Indifférent – non. Mais impuissant. Les miens meurent quand ils quittent les montagnes. L'air est trop riche pour eux. La nourriture les empoisonne. La lumière les aveugle et les torture. Puis-je envoyer à la souffrance et à la mort ces êtres qui m'appellent Père ?

Un souvenir refoulé toute ma vie surgit brusquement dans ma mémoire. Je dis d'un ton pressant :

— Écoutez, Père. Dans le monde où je vis maintenant, on dit que je suis un homme sage. Vous ne me croirez peut-être pas, mais écoutez-moi quand même. Je connais votre peuple ; c'est mon peuple. Quand je suis parti, plus d'une douzaine d'amis de mes parents adoptifs ont proposé de m'accompagner, sachant qu'ils risquaient la mort. J'étais encore très jeune ; je ne réalisais pas l'ampleur de leur sacrifice. Mais je les ai vus souffrir, à mesure que l'altitude diminuait, et j'ai décidé... J'ai décidé...

Je parlais avec difficulté, comme s'il me fallait forcer une barrière...

— ... que, puisque d'autres avaient souffert pour moi... je passerais ma vie à soigner la souffrance des autres. Parmi les Terriens, on dit que je suis un docteur sage, un homme de guérison. Si certains de mes frères reviennent avec nous, je veillerai à ce qu'ils aient un air qu'ils puissent respirer, une nourriture qui leur convienne, une lumière qui ne les blesse pas. Je ne vous demande pas de désigner quelqu'un, Père. Je vous demande seulement... de répéter à vos fils ce que je vous ai dit. Si je connais bien votre peuple – qui est aussi mon peuple – des centaines de volontaires se proposeront pour revenir avec moi. Et je vous prends à témoin de ce que votre fils adoptif jure ici : si l'un de vos fils meurt, votre fils adoptif en répondra sur sa vie.

Ces paroles étaient montées en moi comme une vague ; elles ne m'appartenaient pas. Quelque chose d'inconscient en moi s'était souvenu que Jay Allison avait le pouvoir de faire ces promesses. Pour la première fois, je commençai à comprendre quelle force, quelle culpabilité, quel dévouement, à l'œuvre chez Jay Allison, l'avaient détourné de moi. Je restai aux pieds de l'Ancien, à genoux, accablé, honteux de ce que j'étais devenu.

Jay Allison valait dix fois mieux que moi. Irresponsable, avait dit Forth. Manquant d'équilibre, sans but dans la vie. De quel droit méprisais-je mon austère alter ego ?

Finalement, l'Ancien me toucha légèrement la tête.

— Relève-toi, mon fils, dit-il. Je réponds de mon peuple. Et pardonne-moi mes doutes et mes hésitations.

Régis et moi, nous avons quitté la salle d'audience en silence. Puis, nous nous sommes tournés l'un vers l'autre avec un bel ensemble. Régis prit la parole en premier :

— Beau travail, Jason. Je n'aurais pas cru qu'il accepterait.

— C'est votre intervention qui a emporté sa décision, protestai-je.

J'étais encore sous le coup de cette montée d'émotion, de cette lucidité inaccoutumée – qui faisait place, peu à peu, à l'exaltation. J'avais réussi, bon sang ! Qu'il essaye donc d'en faire autant, Jay Allison !

Régis avait l'air grave.

— Il était prêt à refuser, mais vous en avez appelé à ses sentiments comme si vous étiez l'un d'entre eux. Et pourtant, il n'y avait pas seulement cela... il y avait quelque chose de plus...

Gêné, Régis m'entoura les épaules de son bras et balbutia :

— Je trouve que les médecins terriens ont joué avec votre vie, Jason – et même si ça sauve un million de personnes... c'est difficile de le leur pardonner !

LE lendemain, l'Ancien nous reçut de nouveau, et nous dit que cent hommes s'étaient portés volontaires pour rentrer avec nous, donner leur sang et servir de sujets expérimentaux pour les recherches sur la fièvre des Hommes des Arbres.

La traversée des montagnes, si pénible à l'aller, fut plus facile au retour. Les Hommes des Arbres qui nous escortaient nous garantissaient contre les attaques et choisissaient les voies les plus faciles.

C'est seulement en amorçant la longue descente à travers les contreforts que les Hommes des Arbres, peu habitués à se déplacer sur le sol et souffrant de la basse altitude, commencèrent à donner des signes de fatigue. À mesure que nous reprenions des forces, ils s'affaiblissaient, et nous avançons de plus en plus lentement. Le temps que nous arrivions à l'endroit où nous avions laissé nos montures, et Kendricks lui-même avait oublié son indifférence aux souffrances des « animaux inhumains ». Et ce fut Rafe Scott qui prit l'initiative :

— Jason, ces pauvres diables n'arriveront jamais jusqu'à Carthon. Lerrys et moi, nous connaissons la région. Laissez-nous partir devant ; nous irons aussi vite que possible et nous tâcherons d'organiser leur transport à partir de Carthon – peut-être par avion à cabine pressurisée. De Carthon, nous pourrions aussi envoyer un message au Q.G. terrien pour qu'on leur prépare des logements adaptés à leurs besoins.

Je fus sidéré de n'y avoir pas pensé moi-même. Je ne pus pas m'empêcher de rétorquer :

— Je croyais que vous méprisiez mes « amis ».

— Je suppose que je me trompais, persista Scott. Ils supportent toutes ces souffrances par libre choix et de toute évidence ils sont assez différents de ce que j’imaginais.

Régis intervint.

— Inutile de partir devant, Rafe. Je peux envoyer un message qui arrivera plus vite.

Bien sûr, Régis était un télépathe entraîné. Il ajouta :

— Ces messages ont une portée limitée, mais il existe un réseau de relais qui couvre toute la planète, et je connais la jeune fille qui remplit cette fonction à la limite de la Zone terrienne. Si vous me dites comment elle pourra avoir accès au Q.G. terrien...

Il rougit légèrement et expliqua :

— D’après ce que je sais des Terriens, on ne l’écouterait guère si elle arrive en disant qu’elle a un message télépathique à transmettre !

Je ne pus m’empêcher de sourire à cette idée.

— J’ai bien peur que non, reconnus-je. Dites-lui de demander le Dr. Forth, de la part du Dr. Jason Allison.

Régis me regarda bizarrement – c’était la première fois que je prononçais mon propre nom devant des tiers. Mais il acquiesça de la tête sans commentaire. Pendant les deux heures qui suivirent, il parut plus préoccupé que d’ordinaire, mais au bout d’un moment, il vint me prévenir que le message était transmis. Un peu plus tard, il reçut la réponse ; un avion nous attendrait, non pas à Carthon, mais au petit village proche du gué de la Kadarin où nous avions laissé nos camions.

Au camp ce soir-là, il y eut des douzaines de détails pratiques à régler : il fallut fixer l’heure et le lieu exacts du passage du gué, rassurer les Hommes des Arbres terrifiés, qui arrivaient encore à accepter de quitter leurs montagnes, mais qui reculaient devant le point de non-retour, le passage de la rivière ; il fallut aussi soigner ceux qui étaient malades, et il y en avait beaucoup. Quand j’eus fait tout ce que je pouvais faire et que le camp fut plongé dans le sommeil, je restai assis devant le feu, fixant les braises qui finissaient de se consumer, en proie à une immense lassitude. Demain, nous traverserions la rivière, et quelques

heures plus tard, nous aurions retrouvé le Q.G. terrien. Et alors...

Et alors – et alors, rien. Je disparaîtrais, je cesserais d'exister dans l'espace, je ne serais plus qu'un fantôme vagabond hantant les cauchemars de Jay Allison. Tandis qu'il évoluerait dans la froide routine de ses jours monotones, je ne serais rien de plus qu'un souffle de vent qui s'épuise, une bulle de savon éclatée, une brume qui se dissipe à la clarté du jour.

Les lueurs roses et safran du feu qui se mourait donnaient forme à ma rêverie. Une fois encore, je revécus le soir de l'arrivée à la Cité des Hommes des Arbres : Kyla se glissa à côté de moi. Je la regardai, et soudain, je sus que je ne pourrais pas supporter son absence. Je l'attirai à moi en murmurant :

— Oh, Kyla... Kyla, je ne me souviendrai même pas de toi !

Elle repoussa mes mains, s'agenouilla et dit d'un ton pressant :

— Écoute, Jason. Nous ne sommes pas loin de Carthon ; les autres peuvent continuer seuls. Pourquoi rentrer avec eux ? Quitte-les maintenant, pars sans idée de retour ! Nous pouvons...

Elle s'interrompit, rougissante, reprise d'un terrible accès de timidité, et elle finit enfin en un soupir :

— Ténébreuse est vaste, Jason. Assez grande pour nous cacher. Et je ne crois pas qu'ils te chercheraient très loin.

C'était vrai. Je pouvais dire à Kendricks – pas à Régis, car le télépathe me percerait aussitôt à jour – que j'étais parti en éclaireur vers Carthon avec Kyla. Quand ils réaliseraient que je m'étais enfui, ils seraient trop absorbés par la tâche d'amener les Hommes des Arbres à bon port et ils n'iraient pas me chercher bien loin. Comme disait Kyla, l'univers était vaste. C'était mon univers. Et je n'y serais pas seul.

— Kyla, Kyla, dis-je, la serrant contre moi avec désespoir.

Elle ferma les yeux, je la mangeai de baisers, et je la regardai, longtemps, longtemps. Une jolie femme ? Pas vraiment. Mais féminine et brave, et douée de toutes les qualités qui attirent le regard. Je ne me lassais pas de la contempler. C'était un regard d'adieu, et si elle ne s'en doutait pas, moi, je le savais bien.

Finalement elle s'écarta un peu, et dit d'une voix plus voilée, plus haletante que de coutume :

— Il faut partir avant que les autres se réveillent.

Je ne bougeai pas.

— Jason...

Je n'avais pas le courage de la regarder. La tête dans les mains, je dis d'une voix étouffée :

— Non, Kyla. Je... j'ai promis à l'Ancien de veiller sur son peuple dans le Monde terrien.

— Tu ne seras plus là pour veiller sur eux ! Tu ne seras plus *toi* !

Je dis d'une voix mourante :

— J'écirai une lettre pour suppléer à mes souvenirs, si mes souvenirs se perdent. Jay Allison a le sens du devoir. Il veillera sur ces gens à ma place. Ça ne lui plaira pas, mais il le fera, quoi qu'il lui en coûte. Il vaut mieux que moi, Kyla. Tu ferais bien de m'oublier, terminai-je avec lassitude. Je n'ai jamais vraiment existé.

Mais cela ne termina rien – il s'en faut de beaucoup. Elle me supplia, et je ne sais pas pourquoi je m'infligeai la torture d'un refus obstiné. À la fin, elle s'enfuit en pleurant, et je me jetai près du feu, maudissant Forth, maudissant ma propre folie, mais surtout maudissant Jay Allison, mon double obscur, que je haïssais avec une rage démente.

Avant l'aube, je m'agitai à la lueur des braises agonisantes, et les bras de Kyla étaient noués autour de mon cou dans l'ombre, et son corps pressé contre le mien était secoué de sanglots convulsifs.

— Je ne peux pas te convaincre, sanglota-t-elle, et je ne peux pas te changer – et je ne te changerais pas même si je pouvais. Mais pendant que je peux encore... et tant que je pourrai... je te garde puisque tu es toi.

Je l'écrasai contre moi. Et sa bouche, tiède et complice sous la mienne, dissipa ma peur du lendemain, mon amertume et ma haine contre les hommes qui avaient joué avec ma vie. Aux dernières lueurs des braises, désespéré, sachant que je l'oublierais, je l'aimai.

Quoi que je puisse être le lendemain, cette nuit j'étais à elle.

Et je sus ce que ressentent les hommes qui aiment à l'ombre de la mort – pire que la mort, car je vivrais, froid fantôme de moi-même, des jours très froids, des nuits plus froides encore. Ce fut passionné, sauvage et désespéré ; nous essayions tous deux de faire tenir toute une vie dans quelques heures dérobées. Mais quand je regardai le visage de Kyla, ruisselant de larmes aux premières lueurs de l'aube, mon amertume s'était dissipée avec les ombres de la nuit.

Je pouvais bien m'en aller hors du monde, réduit à l'état de spectre, comme la nuée par les vents de la mémoire d'un homme. Mais jusqu'à la dernière étincelle de ma conscience, je serais reconnaissant, et dans le fond de mes limbes, je resterais reconnaissant, si jamais les fantômes connaissent la gratitude, à tous ceux qui m'avaient tiré de mon néant pour vivre ces jours de lutte, l'amour de mes compagnons, le vent pur et vivifiant des montagnes sur mon visage, la dernière aventure, les lèvres tièdes d'une femme que j'aurais tenue dans mes bras.

Dans ma brève semaine de vie, j'avais vécu tellement plus que Jay Allison ne pourrait vivre au cours de toutes ces années vides et stériles qui l'attendaient. J'avais vécu ma vie jusqu'au bout de la route. Jusqu'à l'éternité possible. Je ne lui en voulais plus.

Le lendemain après-midi, arrivant aux abords du village où l'avion nous attendait, nous remarquâmes que le quartier pauvre était presque déserté. Pas une femme déambulant dans la rue, pas un homme assis sur le pas de sa porte, pas un enfant jouant sur les places poussiéreuses.

— C'est commencé, dit Régis d'une voix morne.

Et, abandonnant la colonne, il s'avança jusqu'au seuil d'une maison silencieuse. À l'intérieur gisaient un vieillard, deux jeunes femmes, et une demi-douzaine d'enfants entre quatre et quinze ans. Le vieillard, un enfant et l'une des femmes étaient calmement allongés dans la mort, enveloppés de leurs linceuls, le visage recouvert de branches vertes à la façon ténébreuse. L'autre femme était recroquevillée près de la cheminée, sa pauvre robe éclaboussée de ce qu'elle avait vomi en mourant. Les enfants... même actuellement, je ne peux penser à ces

enfants sans haut-le-cœur. Le plus petit, que la femme avait tenu jusqu'au moment de sa mort, s'était dégagé. Les autres étaient dans un état indescriptible, et le pire, c'est que l'un d'eux remuait encore faiblement, condamné à une agonie qui n'en finissait pas. Régis se détourna et s'appuya contre le mur, chancelant – non, comme je le crus d'abord, de dégoût, mais d'affliction. Son visage était sillonné de larmes, et quand je le pris par le bras pour l'éloigner de cette scène, il s'abattit contre ma poitrine.

— Mon Dieu, Jason, dit-il d'une voix brisée.

Ces enfants, ces enfants... si vous avez jamais douté de ce que vous faites, de ce que vous avez fait, pensez à ça, pensez que vous avez sauvé tout un monde, pensez que vous avez réussi une chose que même les Hastur ne pouvaient pas accomplir !

La gorge serrée, et pas seulement d'embarras, je répondis :

— Attendez demain, pour savoir si les Terriens peuvent remplir leur promesse. Et éloignez-vous de cette maison. Je suis immunisé, mais pas vous, bon sang.

Je dus l'entraîner de force, comme un enfant. Il me regarda dans les yeux et dit avec une sincérité brûlante :

— Me croirez-vous si je vous dis que j'aurais donné ma vie une douzaine de fois pour avoir fait ça ?

Ce fut pour moi une récompense curieuse et austère. Mais vaguement, cela me réconforta. Puis, en entrant dans le village, je m'oubliai, ou cherchai à m'oublier, en rassurant des Hommes des Arbres qui n'avaient jamais vu une cité au sol, jamais vu ou entendu un avion. J'évitai Kyla. Je ne voulais pas d'une dernière rencontre, d'un dernier au revoir. Nous nous étions déjà fait nos adieux.

Forth avait tout prévu pour le logement des Hommes des Arbres, et, quand ils furent rassurés et confortablement installés, je descendis avec lassitude et revêtis les vêtements de Jay Allison. Par la fenêtre, je regardai les lointaines montagnes, et une phrase d'un livre sur l'escalade, acheté pendant mon adolescence et gardé par Jay Allison, surgit avec violence dans mon esprit :

Quelque chose est caché – pars le chercher...

Quelque chose est perdue au-delà des sommets...

Je venais de commencer à vivre. Je méritais sûrement mieux que de disparaître à l'instant où je découvrais la vie, la vie intense. L'homme qui n'avait jamais éprouvé cela méritait-il d'exister ? Jay Allison – cet homme glacial qui ne regardait jamais plus loin que les sommets d'en face, pourquoi devais-je me perdre en lui ?

Quelque chose est perdu au-delà des sommets... rien ne serait perdu, que moi-même. Je me surprénais à regretter le sens du devoir qui m'avait ramené ici. Maintenant qu'il était trop tard, j'étais dévoré de remords et d'amertume. Kyla m'avait offert la vie et je ne la reverrais jamais.

Pouvais-je regretter ce que j'allais oublier. J'entrai dans le bureau de Forth comme dans une chapelle ardente. Et véritablement j'allais à la mort.

Forth m'accueillit avec chaleur.

— Asseyez-vous et racontez-moi tout, dit-il.

J'aurais mieux aimé me taire, mais je me forçai à faire un rapport complet – avec de curieux éclairs de conscience. Que se passait-il ? Quelle parole prononcée dans la nuit du silence me faisait-il agir à sa guise ? Le temps que je réalise que je réagissais à une suggestion posthypnotique, qu'en fait j'étais en train de retomber dans le piège de l'hypnose, il était trop tard, le monde basculait dans un nouveau cycle, et j'eus juste le temps de penser que c'était pire que la mort, car, en un sens, je serais vivant.

Jay Allison se redressa et ajusta méticuleusement ses manches avant de pincer la bouche en ce qui lui servait de sourire.

— Je suppose donc que l'expérience a été un succès ?

— Un succès complet.

La voix de Forth était acerbe et farouche, ce qui laissa Jay indifférent ; il savait depuis longtemps que ni ses subordonnés ni ses supérieurs ne l'aimaient, et il s'y était fait.

— Les Hommes des Arbres ont accepté ?

— Ils ont accepté, dit Forth, surpris. Vous ne vous rappelez vraiment rien ?

— Quelques bribes. Comme pour un cauchemar.

Jay Allison considéra le dos de sa main, fléchissant les doigts avec précaution pour ne pas se faire mal, palpant la blessure en voie de guérison. Forth suivit la direction de son regard et dit :

— Ne vous inquiétez pas pour votre main. Je l'ai examinée soigneusement. Vous en recouvrirez l'usage total.

Jay dit avec raideur :

— Il me semble que c'était un gros risque à prendre. Avez-vous jamais pris le temps d'envisager ce que signifierait pour moi la perte d'une main ?

— Même dans ce cas, le risque était justifié, dit Forth sèchement. Jay, j'ai toute l'histoire enregistrée, comme vous me l'aviez demandé. Peut-être aimez-vous mieux ne pas avoir un trou dans vos souvenirs. Voulez-vous entendre ce qu'a fait votre alter ego ?

Jay hésita. Puis il déplia ses longues jambes et se leva.

— Non, je ne crois pas que ça m'intéresse.

Il attendit, arrêté par une douleur musculaire, et fronça les sourcils.

Ce qui était arrivé, il ne le saurait jamais ; mais pourquoi cette douleur inopinée éveillait-elle une souffrance plus profonde, plus aiguë que celle d'un nerf à vif ? Forth l'observait, et Jay demanda avec irritation :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous êtes un fameux pisse-froid, Jay.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Normal, grommela Forth. C'est drôle. J'aimais votre personnalité subsidiaire.

La bouche de Jay se contracta en un sourire sans joie.

— Ça ne m'étonne pas, dit-il en se détournant. Venez. Si je dois travailler sur ce projet de sérum, je ferais bien d'aller inspecter les volontaires, sélectionner les donneurs et parcourir les papiers de qui-vous-savez.

Par la fenêtre, les sommets neigeux des lointaines montagnes attirèrent et retinrent son regard, mystérieuses et secrètes...

— Ridicule, dit-il.

Et il se rendit à son laboratoire.

QUATRE mois plus tard, Jay Allison et Randall Forth regardaient décoller le dernier avion remportant les volontaires vers Carthon et leurs montagnes.

— J’aurais dû les raccompagner là-bas, dit Jay Allison d’un air sinistre.

Forth regarda son compagnon fixer les montagnes, se demandant ce que cachaient son air trop sombre et ses gestes trop mesurés.

— Vous en avez assez fait, Jay, dit-il. Vous avez travaillé comme un bœuf. Thurmond, le Légat, m’a fait dire que vous auriez des félicitations officielles, et une promotion pour ce que vous avez fait. Sans parler de votre rôle à la Cité des Hommes des Arbres.

Il posa la main sur l’épaule de son collègue, mais Jay perdit tout de suite patience et se dégagea.

Pendant toutes les recherches, il avait travaillé sans compter, dormant à peine, infatigable et silencieux, sujet à des accès de rage soudaine, mais toujours prompt à se dominer. Il avait veillé sur les Hommes des Arbres avec une sollicitude presque paternelle – mais à distance. Il n’avait rien négligé pour leur confort – mais refusait de les voir personnellement, sauf quand c’était inévitable.

Nous jouons un jeu dangereux, pensait Forth. Jay Allison avait trouvé sa niche dans la vie, et nous avons déséquilibré son système. L’avons-nous détruit à jamais ? Personne n’est irremplaçable, mais, bon Dieu, quelle perte !

— Eh bien, pourquoi n'êtes-vous pas retourné à Carthon avec eux ? demanda-t-il. Kendricks est du voyage, comme vous le savez. Jusqu'à la dernière minute, il a cru que vous viendriez.

Jay ne répondit pas. Depuis le retour, il évitait Kendricks, unique témoin de son dédoublement. Dans son humeur morose, il prenait grand soin d'éviter tous ceux qui l'avaient connu en Jason. Un jour, rencontrant Rafe Scott au rez-de-chaussée du Q.G., il lui avait tourné le dos et avait couru comme un fou dans le dédale des couloirs pour faire l'économie d'un face-à-face, montant finalement trois étages quatre à quatre pour chercher refuge dans son appartement, les oreilles bourdonnantes et le cœur battant la chamade comme un criminel traqué par la police. Il dit enfin :

— Si vous m'avez fait venir pour me reprocher de refuser un autre voyage dans les Hellers... !

— Non, non, dit Forth d'une voix égale.

Nous avons un visiteur à recevoir. Régis Hastur m'a fait prévenir qu'il veut vous voir. Au cas où vous ne vous rappelleriez pas, il faisait partie du Projet Jason...

— Je me rappelle, dit Jay d'un air sombre.

C'étaient pratiquement ses seuls souvenirs clairs – le cauchemar de la corniche, sa main blessée, le corps nu de la femme ténébrane – et, plus net que tout, le trop bel aristocrate qui l'avait exilé tout au fond de lui-même pour que Jason reprenne sa place sur la scène du monde.

— Il est meilleur psychiatre que vous, Forth. Il m'a enjassonné en un clin d'œil, alors que vous aviez eu besoin d'une demi-douzaine de séances d'hypnose pour obtenir ce résultat.

— J'ai entendu parler des pouvoirs psi des Hastur, dit Forth, mais je n'ai jamais eu la chance d'en rencontrer un en chair et en os. Qu'est-ce qu'il a fait ?

Jay laissa échapper un petit mouvement d'exaspération, trop contrôlé pour aller jusqu'au haussement d'épaules.

— Demandez-le-lui. Écoutez, Forth, je n'ai pas très envie de le voir. Ce que j'ai pu faire, je ne l'ai pas fait pour Ténébreuse, mais parce que c'était mon travail. J'aimerais mieux oublier toute l'histoire. Recevez-le à ma place.

— J'ai l'impression que c'est vous qu'il veut voir, personnellement. Jay, vous avez réalisé un exploit formidable, mon vieux ! Nom de Dieu, bombez le torse. Soyez... soyez normal, pour une fois ! Moi, j'éclaterais de fierté si un Hastur insistait pour me féliciter personnellement !

Les lèvres de Jay tremblèrent, et il répondit d'une voix qui frémissait d'exaspération :

— Vous peut-être. Mais je vois les choses autrement.

— Eh bien, vous serez quand même obligé de le voir. Sur Ténébreuse, personne ne refuse une requête présentée par un Hastur – et encore moins quand la requête est si raisonnable.

Forth s'assit. Jay abattit son poing sur le bureau, avec une telle violence qu'un peu de sang gicla. Au bout d'un moment, il alla s'asseoir sur le canapé, immobile, raide et muet. Le silence s'installa. Puis un bourdonnement fit sursauter Forth, qui approcha un micro et dit :

— Dites-lui que sa présence nous honore – vous connaissez la routine pour les dignitaires – et envoyez-le-nous.

Jay entrecroisa ses doigts, et, en un geste nouveau pour lui, passa son pouce sur la cicatrice de ses phalanges. Le silence était de plus en plus lourd et Forth allait dire quelque chose pour le rompre quand la porte s'ouvrit sans bruit ; Régis Hastur s'arrêta sur le seuil.

Forth se leva courtoisement, Jay se dressa, comme une marionnette sous les doigts du tireur de ficelles. Le jeune aristocrate ténébran lui fit un sourire amical.

— Pas de cérémonies, ce n'est pas une démarche officielle ; c'est la raison pour laquelle je me suis déplacé plutôt que de vous inviter tous les deux à la Tour. Docteur Forth ? C'est un plaisir pour moi de vous revoir. J'espère que notre gratitude envers vous prendra bientôt une forme tangible. Depuis que vous avez mis votre sérum à notre disposition, nous n'avons pas eu à déplorer un seul décès dû à la fièvre des Hommes des Arbres.

Jay, toujours immobile, remarqua avec amertume que son aîné succombait au charme du jeune homme. Son vieux visage poupin s'épanouissait en un sourire ravi et il dit :

— Les présents envoyés aux Hommes des Arbres en votre nom ont été hautement appréciés, Seigneur Hastur.

— Croyez-vous qu'aucun d'entre nous oubliera jamais ce qu'ils ont fait ? répondit Régis.

Il se tourna vers la fenêtre et adressa un sourire hésitant à celui qui restait immobile depuis sa première réaction machinale de politesse.

— Docteur Allison, vous souvenez-vous de moi ?

— Je me souviens de vous, dit Jay Allison, plus taciturne encore.

Sa propre voix continua à résonner à ses propres oreilles, détestable et détestée. Tous les cauchemars de ses nuits sans sommeil, toute sa haine mal contenue pour Ténébreuse, tous les souvenirs qu'il avait voulu enterrer au plus profond de lui se bousculèrent pour sortir avec une incroyable virulence contre ce jeune homme trop charmant qui était un demi-dieu sur sa planète, et qui, du haut de sa grandeur, l'avait humilié, répudié en faveur de l'odieux Jason. Pour Jay, Régis résumait un monde qui le haïssait, qui l'avait contraint d'adopter une personnalité réprouvée.

Un vent noir et violent parut obscurcir la pièce. Il dit d'une voix rauque :

— Je me souviens très bien de vous.

Et il se jeta sur lui. La violence du coup fit basculer Régis, et aussitôt Jay Allison, qui n'avait jamais touché un être humain de sa vie, sauf avec les gants de velours du chirurgien, referma des mains de fer, implacables et meurtrières, autour du cou de Régis. Le monde se fonda dans une rage incandescente. Il y eut des cris, des bruits soudains, une explosion au fond de sa tête...

— Vous feriez bien de boire ça, remarqua Forth.

Je réalisai que je tenais un gobelet de carton dans ma main. Forth s'assit, un peu ébranlé, comme je le portais à mes lèvres. Régis, qui se tenait la gorge, dit d'une voix rauque :

— Je crois que ça ne me ferait pas de mal non plus, docteur. J'avalai le whisky.

— Il vaut mieux boire de l'eau jusqu'à ce que les muscles de votre gorge soient guéris, dis-je d'un ton décidé, me levant machinalement pour lui remplir un gobelet.

Je le lui tendis, et m'arrêtai au milieu de mon geste, soudain accablé ; ma main se mit à trembler et quelques gouttes se renversèrent.

— Buvez quand même, dis-je d'une voix enrouée.

Régis avala péniblement quelques gorgées et dit :

— C'est ma faute. À l'instant même où j'ai vu Jay Allison – j'ai su qu'il était fou. Je l'aurais arrêté plus tôt, mais il m'a pris par surprise.

— Mais... vous avez dit « il »... je suis Jay Allison, dis-je.

À ce moment, mes genoux se dérochèrent sous moi et je m'assis.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? Je ne suis pas Jay – mais je ne suis pas Jason non plus...

Je me rappelais ma vie entière, mais le foyer s'en était déplacé. Je ressentais toujours l'ancienne affection, l'indéracinable nostalgie pour les Hommes des Arbres ; mais je savais aussi, avec la certitude de mon identité, que j'étais le Dr. Jason Allison, Jr., qui avait renoncé à l'escalade et était devenu spécialiste de la parasitologie ténébrane. Je n'étais pas Jay, qui avait rejeté le monde ; et je n'étais pas Jason, qui avait été rejeté par le monde. Mais alors, qui étais-je ?

Régis dit doucement :

— Je vous ai déjà vu – une fois. Quand vous vous êtes agenouillé devant l'Ancien des Hommes des Arbres.

Avec un sourire ironique, il ajouta :

— En ma qualité de Ténébran ignorant et superstitieux, je dirais que vous avez enfin trouvé l'équilibre entre votre démon et votre dieu.

Penaud, je regardai le jeune Hastur. Quelques secondes plus tôt, j'avais essayé de l'étrangler. Jay ou Jason, rendu furieux par la jalousie ou la haine de soi, pouvait décliner la responsabilité des actes de l'autre.

Moi, je ne pouvais pas.

Régis dit :

— Nous pourrions adopter la voie de la facilité, et nous arranger pour ne plus jamais nous revoir. Ou alors, nous pourrions choisir la difficulté.

Il me tendit la main ; au bout d'une minute, je compris, et nous nous sommes serré la main en hommes qui viennent de faire connaissance. Il ajouta :

— Votre travail sur la fièvre des Hommes des Arbres est terminé. Mais les Hastur se sont engagés à enseigner à certains Terriens la mécanique des matrices. Docteur Allison – Jason –, vous connaissez Ténébreuse, et je crois que nous pourrions travailler avec vous. De plus, vous avez déjà une certaine pratique du contrôle cérébral. Je vous demande donc : voulez-vous faire partie de ces hommes qui apprendront notre science ? Vous seriez idéal.

Je regardai par la fenêtre les lointaines montagnes. Ce travail serait gratifiant pour les deux moitiés de moi-même. Il y aurait la force irrésistible, et il y aurait l'objet immuable, il n'y aurait plus de fantômes vagabondant de par ma tête.

— J'accepte, dis-je à Régis.

Puis, délibérément, je lui tournai le dos et montai jusqu'aux salles, désormais désertes, que nous avions réservées aux Hommes des Arbres. Avec mes souvenirs redoublés – ou complétés –, un autre fantôme s'était levé dans mon esprit, et je me rappelais une femme qui évoluait à la limite du territoire de Jay Allison, discrète, prenant soin des Hommes des Arbres, tolérée parce qu'elle parlait leur langue. J'ouvris la porte, parcourus vivement les salles et criai :

— Kyla !

Et elle arriva. En courant. Échevelée. Mienne.

Au dernier moment, elle s'écarta un peu et murmura :

— Tu es Jason... mais tu es quelque chose de plus...

— Je ne sais pas qui je suis, dis-je doucement, mais je suis moi. Pour la première fois. Veux-tu m'aider à découvrir cet homme que je ne connais pas ?

Je l'enlaçai, essayant de trouver une voie entre le souvenir et l'avenir. Toute ma vie, j'avais parcouru une route étrangère menant vers un horizon inconnu. Maintenant, j'atteignais enfin mon horizon et voilà qu'il marquait l'entrée d'une contrée

inexplorée. J'avais trouvé. Je voyais tout ce qui restait à chercher.

Kyla et moi, nous allions le découvrir ensemble.

FIN